

JOURNAL DES DEMOISELLES

DU RESPECT

Jouir et mépriser, devise de notre temps.
(MONTALEMBERT.)

Le respect s'en va.
(ROYER COLLARD.)

L en est des grandes crises sociales comme des graves maladies ; on se demande la cause : pourquoi ce corps si robuste est-il agonisant ? pourquoi ce pays si florissant, si fier, si solidement organisé en apparence, est-il menacé d'une dissolution redoutable & prochaine ? Quel est le mal qui a vaincu tant de force ? quelle est la lèpre qui a consumé ce sang ? Quel est le ver qui a tari tant de séve ?

Et, en voyant la France minée par des feux souterrains qui menacent de la faire sauter en éclats, on se dit plus que jamais : D'où vient le mal, & comment le réparer ?

Le mal a des causes multiples & qui se présentent à l'esprit de tous, — l'irrégion, l'envie du pauvre contre le riche, l'égoïsme des classes élevées, les funestes exemples des grands, enfin, disons-le en un mot, la fuite de ces esprits divins qui murmuraient à l'oreille des uns : Patience ; aux autres : Charité, & qui sont partis d'une terre livrée au culte de la matière, comme les anges, qui, avant la ruine de Jérusalem, quittaient le sanctuaire profané.

Ces funestes dissolvants, qui désagrègent la société française, ont altéré tous les sentiments propres à notre nation. Il n'en était pas autrefois de plus douce & de plus humaine : aujourd'hui, les

crimes contre les personnes se sont multipliés d'une manière effrayante ; il n'en était pas de plus polie : aujourd'hui, les mœurs sont rudes et grossières ; il n'en était pas où la hiérarchie sociale fût mieux établie & rendue plus tolérable par une déférence & une courtoisie réciproques : il n'en est pas où le mépris de toute supériorité, où la folle chimère de l'égalité soient portés plus loin. Le respect est un mot qui se trouve encore dans les formules du langage, mais qui est banni des cœurs et des mœurs. Respecter ! qui ? un supérieur ? Mais qui donc, parmi nous, reconnaît un supérieur ? La société n'est plus cette flûte de Pan, dont les tuyaux inégaux contribuaient chacun à l'harmonie universelle ; elle ressemble, dans ce qu'elle est, & surtout dans ce qu'on voudrait qu'elle fût, à la pelletée de houille que le chauffeur jette dans sa machine pour la faire avancer, & dont toutes les parcelles sont également noires, sans forme & sans autre valeur que celles qu'elles empruntent à la masse commune.

Le respect n'existe plus, & les classes éclairées & prévoyantes s'en plaignent ; l'avenir les effraye, & elles souffrent dans le présent. Vous-mêmes, jeunes filles, jeunes femmes, ne vous plaignez-vous pas, chaque jour, de l'irrévérence de vos domestiques, de l'outrecuidance de vos fournisseurs, des nivellements insolents que vos inférieurs veulent établir entre eux & vous ? Vos plaintes sont fondées ; mais, vous-mêmes, rendez-vous à vos supérieurs, chacun en a ce degré d'égards et de respect sans lequel la société polie ne saurait exister ?

L'examen de conscience de chacun de nous, sur ce point, n'aboutirait-il pas à un *mea culpa*?....

Depuis quatre-vingts ans, les Révolutions, sous les coups desquelles la France fléchit & meurt, ont eu le manque de respect pour prélude. Les ennemis de Marie-Antoinette la chansonnaient avant que de la pousser sur la route de l'échafaud. Béranger a poursuivi de ses *flons-flons* injustes & cruels les vieux rois rendus à la France qu'ils aimaient :

Mon bon Roi, vous me le paierez !.....

Ce p'tit-fils d'Henri Quatre.....

Croyait qu'un jour d'action

On ne peut aller combattre

Sans bil et de confession

Et les *Barbons* règnent toujours.

Ces chansons, calomnies rythmées, qui se gravaient facilement dans la mémoire des masses, ont préparé la Révolution de 1830. Louis-Philippe était flétri dans d'ignobles caricatures avant que de tomber du trône. Les grossiers pamphlets préparèrent cette guerre funeste où Napoléon III crut retrouver un prestige, & où il ne trouva que sa propre ruine & celle de son pays. Il serait interminable le récit des infortunes que l'esprit railleur des Gaulois a préparées à leur patrie, & la même leçon en sortirait à chaque trait de pinceau : le respect soutient les institutions & fait grandir peuples & familles; le dénigrement & la moquerie les abaissent & les poussent inévitablement vers l'abîme. Il faudrait donc relever le respect; que les prêtres le disent à leurs ouailles, les magistrats à leurs subordonnés, les instituteurs à leurs élèves; nous le disons, nous, aux mères de famille, à toutes celles qui tiennent entre leurs mains le cœur de ces petits enfants, futurs citoyens de la France, futurs auteurs des grandeurs ou des détresses de leur pays.

L'éducation de notre époque a son cachet propre, celui d'une extrême faiblesse & d'une adulation folle envers les enfants. A peine l'enfant, le *baby*, comme l'appellent les petites mères, est-il au monde, qu'il est le roi de la maison; il comprend sa puissance & il s'en sert, & bientôt on a le ridicule & triste spectacle d'un père, d'une mère priant, suppliant un bambin de trois ans, afin qu'il ne fasse pas de bruit, ou qu'il soit sage, ou qu'il daigne se laisser débarbouiller, ou qu'il consente à manger sa soupe. Et l'enfant résiste, & les humbles supplications continuent. L'autorité, le respect, la correction sont absents de cette éducation; la mère n'ose rien commander à son cher fils, elle s'apitoie avec lui sur les exigences des professeurs; elle gémit sur les difficultés du baccalauréat; elle s'ingénie à adoucir, pour le bien-aimé, toutes les aspérités; elle conspire avec lui contre les ordres du père, si le père, trop tard averti, veut régler la discipline de la famille; elle lui adoucit les prescriptions de l'Eglise, peu rigoureuses de notre temps! elle imagine des menus maigres meilleurs que les diners gras; elle se prête à tous les goûts du jeune homme; il a son salon,

son fumoir, il invite ses amis, et on le considère comme la merveille des fils si, de temps en temps, il consent à passer une soirée en famille. Disons que la plupart des fils élevés de la sorte s'en dispensent. Le jeune homme, émancipé de bonne heure, ne reçoit ni ordres ni conseils; lorsqu'après une première faute, la voix de sa mère, douce, pénétrante, timide, veut lui rappeler les préceptes de religion, de morale, d'honneur, il n'est pas rare d'entendre la voix brusque de son fils lui répondre : — Tiens! tu m'ennuies! Tout ça c'est de la blague! Et la mère, confuse, attristée, va cacher des larmes que nulle main n'essuiera.

Pourquoi cette pauvre mère, bonne, pieuse peut-être, n'a-t-elle pu obtenir de son fils ni tendresse ni obéissance? Parce qu'elle n'a pas mis le respect dans l'éducation. Elle a ruiné de ses propres mains la puissance que Dieu lui avait départie; elle a fait déchoir l'auguste tendresse maternelle, elle l'a changée en une molle familiarité : — Je veux que mon enfant m'aime avant tout! Je ne veux pas qu'il me craigne! entend-on dire à ces mères aveuglées. Il ne vous respectera point, & ne vous aimera pas davantage. L'enfant a besoin du respect, sentiment qui implique toujours un peu de crainte, afin de se plier à la loi divine, au travail, au devoir, obligations pénibles à la nature déchue, & vers lesquelles elle ne se porte, dans le premier âge, que par un sentiment de coercition morale. Et que de fautes, que de malheurs on éviterait à la jeunesse en la pliant de bonne heure sous ce joug salutaire! en lui enseignant à craindre Dieu, à respecter ses parents & l'autorité légitime sans laquelle nulle société ne peut subsister!

Toutes les formules du respect seraient vaines si ce sentiment ne reposait sur le respect & la crainte de Dieu.

C'est lui seul qu'il faut craindre, et le reste n'est rien

Mais ce respect religieux, la mère en doit l'exemple à son enfant; il ne suffit même pas d'aller à la messe & d'observer les prescriptions de l'Eglise, il faut éloigner de cet esprit éveillé & inquiet les livres suspects, les journaux légers, & s'il se peut, les causeurs dont l'esprit moqueur & à courte vue prend souvent pour objectif la foi & ses dogmes, le culte & ses cérémonies, l'Eglise & le clergé. Rien n'est insignifiant pour l'enfance : une plaisanterie qui s'émousse contre votre raison, fera de cruels ravages dans l'âme de votre enfant.

De Dieu au père & à la mère le chemin est tout tracé. C'est dans les contrées vraiment religieuses, dans les familles héritières des traditions antiques, que l'on trouve l'autorité paternelle consacrée & vénérée. Nous le savons, il est en France, dans les provinces que la contagion de l'impiété n'a pas infectées, en Alsace, en Bretagne, en Flandre, des foyers où les vertus d'autrefois subsistent toujours; le père de famille est obéi, craint & respecté, la mère est entourée de vénération; ils commandent, non-seulement aux petits enfants, mais à ceux mêmes qui ont pris place dans les rangs de la vie

& qui sont heureux encore de recevoir l'ordre ou le conseil d'un père en cheveux blancs; dans ces pays favorisés, au lieu du : — Bonjour, père; comment vas-tu? on voit le fils s'incliner avec respect & recevoir la bénédiction; on voit des filles, déjà mères elles-mêmes, solliciter tous les matins la bénédiction d'une mère couronnée d'années & de vertus; la famille y possède toute sa dignité, & ces enfants si respectueux deviennent, à leur tour, des pères, des mères honorés & chéris. Nous parlons de ce que nous avons vu, de ce que nous voyons chaque jour, & le P. Félix parlait aussi, hélas! de ce qu'il voyait lorsqu'il s'écriait avec douleur :

« Je pourrais citer des exemples qui soulèvent la conscience chrétienne & révoltent la nature elle-même; vous verriez avec effroi ce qu'engendre de dureté, de grossièreté, & quelquefois de cruauté barbare ce mépris de l'autorité paternelle qui grandit chaque jour dans les familles d'où le christianisme s'est enfui : des pères, devenus vieux, brisés par l'âge & le travail, dépouillés avant l'heure par une tendresse imprévoyante, & cruellement abandonnés par des enfants qu'ont enrichis leurs sueurs & leurs souffrances; les fils, devenus riches, étalant au grand jour la folie de leur luxe; les pères, devenus pauvres, cachant dans l'ombre la honte de leur misère; les fils, fortunés, joyeux, fiers dans leurs scandales; les pères, infirmes, humiliés jusque dans leurs sacrifices. . . , etc. »

Les noms, les souvenirs, les exemples se présentent dans la mémoire & sous la plume en lisant ces lignes de l'apôtre qui a si bien connu son époque. . . Il le répète plus loin :

« J'ai vu des pères, des pères eux-mêmes, abaissant la paternité, pères aveugles, qui demandent à leur amour de ruiner leur puissance, & qui croient trouver dans une tendresse pleine d'irrévérence une compensation au mépris de l'autorité trahie par leur faiblesse. . . pères insensés, qui oublient ce qu'il y a de plus élémentaire, à savoir que la familiarité, devant une puissance qui a droit au respect, engendre la grossièreté, la dureté quelquefois, & l'égoïsme toujours. . . »

Mais le moyen? diront les mères de famille qui nous font l'honneur de nous lire; comment réagir contre les habitudes de son temps? Tous les parents ne vivent-ils pas en grande familiarité avec leurs enfants? La plupart, en effet! & nous voyons les résultats de ces éducations, sans compter les peines les chagrins secrets que les familles dissimulent de leur mieux. Le moyen d'obtenir le respect & l'obéissance? J'en indiquerais deux ou trois : il faut d'abord se respecter soi-même & donner, avant tout & toujours, le bon exemple; il faut que les pères, les mères se respectent entre eux : qu'il n'y ait *jamais* de discussion conjugale devant les enfants; ils prennent parti d'ordinaire & les partis ruinent les familles aussi bien que les États. Si l'on diffère d'opinion avec son mari, ne peut-on s'expliquer en l'absence de ces yeux curieux &

malins, de ces oreilles ouvertes, de ces intelligences raisonnables en attendant qu'elles soient raisonnables? Il est bon aussi de ne pas trop mêler les enfants à sa propre existence, si cette existence est agitée & brillante; les dîners, les fêtes, les conversations, la vie du monde ne sont pas faits pour l'enfance; elle y perd, avec sa simplicité innocente, le sentiment de sa faiblesse & de sa dépendance, & les parents ne gagnent rien à se faire voir, la mère en toilette de bal, le père à une table de jeu. J'ai vu de malheureux enfants abandonnés sur les canapés d'une salle de jeux publics, pendant que leur père, leur mère suivaient avec passion la rouge & la noire; quel respect filial pouvait germer dans les âmes de ces jeunes créatures, spectatrices de la plus triste, de la plus avilissante des folies?..

La forme extérieure ne peut pas être sans influence sur les sentiments du cœur; aussi, voudrions-nous voir bannir le tutoiement, si étrangement déplacé dans la bouche d'un enfant parlant à son père & à sa mère : le tutoiement, triste legs des plus mauvaises années de la Révolution, & qui est bien plus l'expression de la camaraderie que de l'affection! Lisez les lettres si tendres de Charles de Sévigné à sa mère, les lettres du vaillant comte de Gisors à son père, le maréchal de Belle-Isle, & vous verrez qu'il n'est pas besoin qu'un fils soit, pardon de l'expression, à *tu* & à *toi* avec sa mère & son père pour que son langage peigne l'attachement le plus délicat & le plus dévoué.

Cette grande question du respect remplirait dignement un volume & mériterait d'exercer les plumes les plus autorisées; nous ne l'avons envisagée qu'à un seul point de vue, le plus utile, le plus pratique sans doute : celui de l'éducation; la chaire chrétienne peut dire, & elle le dit, où mène le défaut de respect envers Dieu & les choses saintes; la tribune & le livre peuvent dire où mène le manque de respect envers la Loi & ceux qui la représentent ici-bas; notre pays, accablé de blessures, dit : Je fus ainsi traité par ceux qui ne respectent rien au ciel ni sur la terre. Nous, notre tâche est plus humble; nous parlons aux mères; nous disons : Ne permettez pas que votre enfant méprise, dénigre, raille ce qu'il doit respecter, ce qui est grand, beau, vénérable, depuis Dieu dans sa splendeur jusqu'au pauvre dans sa faiblesse! Ne le permettez pas, votre bonheur de mère est à ce prix, le salut de votre enfant est à ce prix, car tout s'enchaîne ici-bas : l'enfant gâté devient le fils ingrat; l'enfant contempteur devient l'homme impie; l'enfant rebelle au frein devient l'homme rebelle aux lois. Que les mères françaises implantent dans l'âme de leurs fils le respect de Dieu & du Décalogue, elles auront plus fait pour la patrie que les Véturie, que les Cornélie de l'ancienne Rome; leur œuvre, moins éclatante, accomplie à l'ombre du foyer, n'aura pas de récompense humaine, mais Dieu & la conscience suffisent à qui fait son devoir.

M. B.

LETTRES A NATHALIE

CINQUIÈME LETTRE

SUR LA NÉCESSITÉ DE LA LECTURE

Ma chère Nathalie,

J'ai un petit reproche à vous faire.

Vous avez montré mon avant-dernière lettre à votre tante.

Madame Desmortiers, me dites-vous, ne partage point du tout mes idées au sujet de la lecture; elle ne paraît y attacher ni la même importance, ni la même vertu. Cette prétention de demander à la lecture un remède contre la légèreté de notre esprit, une méthode qui pourvoie à la direction de nos facultés lui semble une véritable chimère, une de ces utopies dont on peut s'entretenir dans la conversation, mais qu'aucun homme sérieux ne s'aviserait de mettre en pratique.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, ma chère cousine, que madame votre tante me range dans la catégorie des rêveurs. Elle m'a toujours reproché de poursuivre l'idéal, & n'admet pas, quant à elle, qu'on doive lui faire la moindre place dans sa vie.

Si, au lieu de m'adresser à vous, ma chère enfant, c'est-à-dire à une personne dont je suis sûr, & auprès de laquelle la vérité trouve un accès facile & complaisant, j'avais eu pour correspondante madame Desmortiers, dont le siège est fait, & qui a son parti pris sur tout, je me serais donné garde, comme vous le pensez bien, de tenir le même langage. Je n'aurais point compromis mes recommandations, sachant d'avance qu'elles seraient mal accueillies.

En général, ma cousine, soyez très-sobre de confidences & de communications à propos des lettres que vous pouvez recevoir; autrement, vous risqueriez, comme il vous arrive aujourd'hui, de commettre une indiscretion involontaire, & de heurter mal à propos des personnes auxquelles on n'aurait jamais dit ce que vous vous avisez de leur faire lire.

Comment voulez-vous que madame Desmor-

tiers puisse être de notre avis, & attacher à la lecture l'importance que nous lui donnons, vous & moi? Vous ignorez donc que vos trois grandes cousines ne lisent pour ainsi dire jamais? Madame Desmortiers regarde leur éducation comme entièrement terminée. Elle dit à qui veut l'entendre qu'il ne leur reste plus rien à apprendre maintenant, & que ce serait temps perdu de leur continuer quelque culture.

J'approuve beaucoup votre tante de n'avoir jamais développé devant vous ses théories à ce sujet. Madame Desmortiers n'ignore pas combien elle s'éloigne ici des idées de vos parents, & je lui sais bon gré de n'avoir rien dit qui pût vous suggérer une contradiction. Ajoutez-y qu'habitant, elle & vous, aux deux extrémités de Paris, vous ne pouvez pas, malgré votre bon désir, vous rencontrer aussi souvent que vous le voudriez. La mauvaise santé de votre mère vous retient auprès d'elle, vos cousines éprouvent peut-être, sans l'avouer, quelque regret & quelque honte du régime intellectuel auquel elles sont condamnées, & c'est ainsi que vous en êtes à ignorer encore les détails que je vous apprendis ici.

Savez-vous que vos cousines, avec leur fortune, leurs toilettes, leurs loisirs, l'argent qu'on dépense pour elles & les divertissements qu'on leur procure, n'ont pas, dans leur journée, deux heures pour cultiver leur esprit, ni dans leur budget un chapitre pour acheter quelque bon ouvrage? Vous pouvez entrer chez elles à toute heure du jour & les surprendre dans leur intimité, vous les trouverez alignées contre une des parois du salon, ou groupées autour de quelque table, tirant l'aiguille ou brochant, jamais tenant un livre & prenant la peine de s'y intéresser avec quelque suite et quelque effort. Si, réduites à la mendicité intellectuelle & forcées de tendre la main afin de procurer par des emprunts quelque nourriture à leur esprit, elles vous demandent un ouvrage, leur intelligence est devenue tellement débile, leurs idées sont tellement faussées, qu'elles s'informent avant tout si cet ouvrage est capable, non pas de les instruire, mais de les amuser.

Je m'anime malgré moi, Nathalie, & je me laisse aller, bien à tort, à quelque vivacité, comme si j'en voulais à vos cousines, pauvres enfants,



Imp. DULY Paris

Perthez, dépositaire

ENTRETIEN DE VOYAGE.

J. Allamart sculp.



dont l'éducation la plus essentielle reste incomplète & qui s'en apercevront inutilement plus tard.

Je me suis souvent demandé s'il n'était pas de mon devoir d'aborder franchement ce sujet avec madame Desmottiers. Après mûre réflexion, j'ai dû y renoncer & je n'ai encore rien vu ni rien découvert qui puisse me faire repentir de cette résolution & revenir sur ce parti. Madame Desmottiers est un de ces esprits étroits & raides qui soupçonnent leur insuffisance, & prêtent volontiers à autrui le mauvais dessein de la leur faire sentir. De pareils caractères n'admettent pas la discussion. Ils éprouvent comme une répulsion instinctive pour toute idée qu'ils seraient incapables de découvrir & peut-être de comprendre. Vous jugez par là, Nathalie, si les réflexions de ma lettre pouvaient être les bienvenues.

C'est le châtimement légitime & mérité de tous ceux qui outrent l'importance de l'argent, d'en ignorer l'usage & d'en perdre les avantages les plus réels, à mesure que la fortune leur en multiplie les ressources.

Voilà des jeunes filles qui ne sauraient sortir sans avoir une voiture à leurs ordres, qui trouvent tout simple de ne point prolonger l'existence éphémère d'une toilette au delà d'une saison, qui ne se sont jamais vu refuser une fantaisie, un désir, un voyage; & cependant elles en seraient peut-être encore à découvrir dans toute leur vie l'emploi de cinquante francs consacrés à l'achat de quelque ouvrage littéraire ou historique d'une valeur réelle. Leur mère trouve bon qu'une série de visites suspende leur travail pendant toute une après-midi, que des promenades, des excursions, des expéditions véritables leur prennent des jours & des semaines, & s'il leur arrivait de lever franchement la dime de leurs matinées au profit de quelque étude suivie, & pour se familiariser avec tant de chefs-d'œuvre qu'elles ignorent, votre tante n'hésiterait pas à blâmer & à défendre cet emploi de leur temps.

Le premier de tous les luxes, ma chère Nathalie, n'est pas l'ameublement des salons, la recherche de la table, la jouissance d'un palais ou d'un château, mais bien cette supériorité personnelle, cette distinction que rien ne remplace, cette jouissance de soi-même que rien n'égale.

Je me demande quelles bonnes raisons peuvent avoir des parents sages pour réduire un enfant à ce que j'appellerai volontiers le minimum d'instruction & de connaissances, à cette éducation première qui n'est rien, si elle ne devient pas le point de départ & l'initiation de la seconde.

Ce serait rendre un grand service aux pères & aux mères que de leur bien montrer le néant & l'insuffisance de ces notions élémentaires auxquelles on réduit la jeunesse. C'est une espèce de culture préparatoire, un dégrossissement qui vous empêche sans doute de demeurer à l'état brut. Je compare volontiers cette première instruction à

la bonne habitude de se laver suffisamment, & de ne point paraître dans le monde les mains sales. Ce serait toutefois se tromper étrangement que de voir, dans ces précautions de vulgaire propreté, ce qui peut constituer l'homme du monde & l'habitude des bonnes compagnies.

Dans ces premiers temps de la vie & cette première inexpérience de nos facultés, nous n'avons pu apprendre que l'essentiel. Notre intelligence est à peine ouverte. Les notions qu'on lui a données n'ont pas pour but de la satisfaire, mais de l'inviter à une curiosité nouvelle. De la même façon que la connaissance de l'alphabet vous permet de déchiffrer les mots & de suivre les phrases, les rudiments de savoir qu'on nous a communiqués doivent nous servir à pousser plus avant, & à acquérir ensuite par nous-mêmes une maturité plus sérieuse.

Franchement, les jeunes filles, destinées comme vos cousines à se marier, à épouser des hommes d'une situation élevée, d'une distinction incontestable, d'une instruction variée, des hommes ayant entre les mains des fonctions importantes; ces jeunes filles peuvent-elles s'en tenir à ce premier bégaiement de leur esprit? Ne faut-il pas qu'avant de prendre leur rang & leur place dans le monde, comme les compagnes & les égales de leurs maris, elles aient fait au moins quelque effort pour dépasser l'enseignement primaire & se familiariser avec des écrivains de quelque élévation & de quelque valeur?

Au point de vue de la vie réelle, tout ce qu'elles ont appris ne saurait compter. Il n'y a là ni science ni réflexion, mais tout au plus le moyen d'en acquérir, en persévérant dans un travail éclairé.

Est-ce vraiment de l'histoire ou seulement quelque chose qui y ressemble que ces résumés informes, obscurs, hérissés de dates & de faits, où la mémoire prévient le jugement, & d'où toute vue d'ensemble, toute forme littéraire paraît exclue? Peuvent-elles, de ces leçons mal faites ou de ces rédactions copiées sur leurs notes & répétées par cœur, avoir tiré en effet quelque appréciation personnelle? Sont-elles en mesure, non pas même de trouver par elles-mêmes des rapprochements dans les événements de l'histoire contemporaine, mais même de saisir toujours les origines & les conséquences des faits? Quel moment attendent-elles, & à quel parti vont-elles se résigner? Ont-elles accepté cette infériorité irrémédiable d'ignorer, comme le dit Bossuet, le genre humain? Ou bien espèrent-elles inventer plus tard dans leur ménage des heures de loisir où elles auront moins de soucis que pendant ces journées dissipées à l'aiguille?

Il n'est pas nécessaire avec vous, Nathalie, de parcourir en détail les diverses branches de connaissances qui les invitent à quelque application. Je pourrais répéter, avec autant de raison & de force, de la littérature ancienne, moderne, fran-

gaïse, étrangère, de l'éloquence de la chaire, de la morale, de l'apologétique chrétienne, ce que je viens de dire de l'histoire elle-même.

N'est-il pas honteux qu'on perde ainsi ce temps irréparable de la jeunesse, qu'on laisse ces esprits actifs & ardents contracter d'irréremédiables habitudes de paresse intellectuelle? C'est ainsi qu'on prépare à des maris stupéfaits & découragés ces jeunes femmes qu'importune toute conversation de quelque prix. En vain cet homme distingué s'efforce-t-il de mériter l'attention de sa compagne par l'intérêt de son récit, l'importance de ses découvertes, la grandeur ou le génie même de ses vues; il faut qu'il renonce à se faire illusion; elle n'a pas même la convenance de paraître l'écouter. Elle aspire, non pas à le comprendre, mais à le voir terminer; & s'il était assez hardi pour lui demander la raison de cette indifférence, elle lui répondrait avec le même aplomb que si elle avait trouvé une excuse valable : « Cela m'ennuie ! »

Pauvre jeune femme! En effet, tout ce qui a une valeur & une portée, tout ce qui suppose quelque fermeté de jugement, quelque suite dans la pensée, quelque élévation de l'esprit, l'ennuie & la déconcerte. Elle a trop conscience de son infériorité, & en même temps trop d'amour-propre pour s'aventurer sur ce terrain. Elle ressemble à ces joueurs médiocres qui refusent de tenir les cartes, dans la crainte de commettre une école & de recevoir quelque boutade de leur partenaire.

Il résulte de ce mélange d'incapacité & d'orgueil, de vanité & d'ignorance, qu'elles deviennent inaccessibles à tout progrès. Au lieu d'entrer, comme on doit le faire, dans ce courant d'idées plus élevées & plus larges où les attire le mouvement même de leur vie, elles se défendent de toute lumière, de toute réflexion, de tout effort intellectuel comme d'une offense à leur amour-propre, comme d'un aveu de leur impuissance. Il en résulte que, pour avoir manqué cette dernière préparation de leur esprit, la vie n'a plus pour elles d'enseignements; elles se sont réduites à n'en plus tirer parti. Elles se renferment dans une médiocrité de jour en jour plus inférieure, toutes disposées, à mesure que leur esprit se rétrécit & s'atrophie, à montrer plus d'indifférence & de dédain pour tout ce qui respire la science & la vérité.

Me voilà bien sûr, cette fois, ma chère Nathalie, que vous ne ferez voir cette lettre ni à madame Desmortiers ni à ses trois filles. Ce que je viens de vous dire me confirme de plus en plus dans ma résolution de garder le silence vis-à-vis

d'elles. Vous apprendrez plus tard, ma chère cousine, que, si l'on peut quelquefois, par esprit de dévouement, accepter l'humble rôle d'un prophète prêchant dans le désert, il convient de considérer aussi, avec la prudence convenable, si vos représentations ne seront point prises du mauvais côté, & si, avec tout votre bon vouloir, votre zèle inconsideré n'aura pas pour résultat de vous rendre hostiles des parents ou des amis.

Profitez de cet exemple, Nathalie, pour ne point imiter vos cousines. Dites-vous bien que l'éducation des jeunes filles n'est point terminée à seize ans; mais au contraire qu'elle commence précisément à cet âge. Tout ce qu'elles ont appris jusque-là se réduit à un pur exercice de la mémoire, souvent à une simple occupation de leur temps, suffisante pour leur enseigner un certain ordre & une certaine discipline, mais non point du tout pour fortifier leur esprit & pour meubler leur pensée. C'est de seize à vingt-un ans, dans cet espace laissé vide entre la pension & le mariage, entre les exercices de l'élève & l'indépendance de la maîtresse de maison, que se placent les années véritablement fécondes & les travaux véritablement profitables. Les jeunes filles qui pendant ce temps se sont laissées confisquer par le matérialisme des occupations manuelles où l'indolence de l'oisiveté morale garderont toujours la tache de ce péché originel. Vous les reconnaîtrez plus tard dans le monde à ce double signe, qu'elles joindront au vide de leur pensée une grande présomption de jugement, & l'incapacité d'apprendre à la prétention de savoir.

Je rendrai, Nathalie, mes conseils plus pratiques en vous communiquant à votre retour une petite liste d'auteurs tant anciens que modernes dont je voudrais vous voir faire votre fréquentation habituelle. Les littératures ne sont pas aussi suspectes que l'imagine l'ignorance. Il y a encore, dans la nombreuse famille des grands écrivains aussi bien que dans les relations du monde, force honnêtes gens avec lesquels nous n'avons qu'à gagner. N'imitons pas les hommes grossiers & mal appris qui regarderaient cette intimité délicate comme trop chèrement achetée par le sans-gêne auquel il leur faudrait renoncer & la politesse qu'il leur faudrait apprendre. De même, Nathalie, ne renonçons point à ces relations littéraires, sous prétexte du sacrifice que demanderaient une ou deux heures dérobées à notre paresse, à notre frivolité, ou même à un travail inférieur.

Votre affectionné cousin,
ANTONIN RONDELET.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux libraires-éditeurs.

L'Écosse vient de célébrer brillamment le centième anniversaire de la naissance de Walter Scott, l'Arioste du Nord, le conteur original & puissant qui a enchanté notre jeunesse, le seul romancier peut-être dont les romans n'aient pas fait de mal. Il naquit d'une famille modeste, qui pourtant avait sa part de célébrité dans les légendes de la vieille Écosse. Ses ancêtres avaient guerroyé aux jours anciens ; ils avaient défendu, comme d'autres barons d'Avenel, cette lisière de terrain qu'on nommait le *territoire contesté* ; ils avaient maraudé le long de la frontière anglaise ; le souvenir d'une de ses aïeules, Anne Scott, la fleur du Yarrow, est demeuré vivant dans ses ballades, & le petit Walter, enfant maladif, se plaisait à entendre une de ses tantes, qui, en filant sa quenouille, lui chantait des *romanceros* à la gloire de Bruce & de Wallace ; il a raconté lui-même, dans *Marmion*, avec quel enthousiasme il écoutait un berger qui, dit-il, « m'ensorcelait l'esprit de tant d'histoires de maraudeurs du Sud, poursuivant leurs rapines à travers nos bleuâtres Cheviots, » & d'autres témoins des vieilles guerres où les clans écossais balayèrent les rangs écarlates.

« Je me retrace, dit-il plus loin, chaque visage familier qu'éclairait notre feu du soir ; celui de l'aïeul à cheveux gris, sage sans être lettré, simple & bon, issu du plus vieux sang d'Écosse, à l'œil clair, vif & perçant, qui témoignait dans sa vieillesse de ce qu'avait été son printemps ; notre vieux voisin, hôte toujours bienvenu, convive familier, qui tenait du savant & du saint, la grand-mère, dont j'étais l'enfant choyé, aimé, caressé toujours... »

L'enfant chétif, élevé à la campagne, devint robuste, & il put s'appliquer à l'étude. Il fut élève très-distingué du collège d'Édimbourg, & pourtant il se reprochait plus tard de n'avoir pas assez appris, pas assez approfondi les connaissances humaines, & il disait (que la jeunesse veuille bien remarquer ceci) : — « C'est avec un amer regret » qu'arrivé à l'âge mûr, je me reporte aux occasions de m'instruire que j'ai négligées dans le cours de ma vie ; je donnerais moitié de la réputation que j'ai eu le bonheur d'acquérir pour fonder le reste sur une solide base de science acquise. »

Et l'homme qui parlait si modestement de lui-même, possédait les langues anciennes, quatre langues vivantes, avait des connaissances rares en histoire & en archéologie, & l'étude assidue des lois ne l'avait pas empêché d'acquérir une érudition littéraire aussi profonde que variée.

Il débuta dans les lettres par une traduction de la ballade de Bürger, *Léonor*, & bientôt après il publia les *Chants des Frontières d'Écosse*. Sa muse s'essayait, & bientôt elle se lança dans la carrière : des poèmes, sans nom d'auteur, attirèrent l'attention du public, d'autant plus vivement qu'ils ne s'inspiraient que de l'histoire de l'Écosse, & que les noms chéris des lacs & des montagnes, des chefs & des rois de la Calédonie illustraient tous ses chants. *Marmion*, le *Lord des Iles*, la *Dame du Lac*, le *Lai du dernier Ménestrel*, *Rokeyby*, captivèrent tous les esprits ; jusqu'en Angleterre, les hommes les plus distingués, Canning, George Fox mêlaient de loin leurs applaudissements à ceux de la foule écossaise. Durant la campagne de Portugal, un officier écossais lisait à ses soldats des passages de *Marmion* qui les faisaient pleurer, tant les noms de la patrie sonnaient harmonieux à leurs oreilles ; & même à travers les voiles plus ou moins opaques d'une traduction, on comprend le charme de ces descriptions colorées, de ce tableau des anciens jours encadré dans les paysages de la patrie, restés toujours les mêmes, & l'on regrette que le noble pays de France, le plus beau royaume après celui du ciel, attende encore son poète ! Saint Louis, Jeanne d'Arc, Duguesclin, Condé, valaient bien Robert Bruce, Lorn, Douglas, & les chefs obscurs des hautes terres d'Écosse !

Enfin, il publia son premier roman, *Waverley*, qui obtint un immense succès, que légitimaient les souvenirs, presque récents encore & si touchants, de l'expédition de Charles-Edouard en Écosse. *Guy Mannering* succéda à *Waverley*, & là l'incognito de Scott, déjà deviné, fut trahi par la ressemblance de Mannering avec l'auteur lui-même, qui avait eu aussi, dans sa jeunesse, le goût des études astrologiques. Dans l'*Antiquaire*, John Oldbuck est le portrait vivant d'un des vieux amis de sa famille. Deux chefs-d'œuvre, ces deux romans ! Madame de Staël signalait l'enterrement du jeune pêcheur, dans l'*Antiquaire*, comme un

des morceaux les plus pathétiques qu'on eût écrits dans aucune langue, & l'illustre lord Holland disait qu'il n'avait pu quitter *Guy Mannering*, le soir où l'ouvrage lui était arrivé, & que cette nuit-là, sa goutte seule avait dormi.

La Prison d'Édimbourg parut, & combien la candeur de Jeanie Deans, la pureté de sa conscience attachèrent tous les cœurs! *Les Puritains d'Écosse* eurent de grandes sympathies dans le pays où s'étaient passés ces drames sanglants, & où les noms de Claverhouse & de Burley étaient encore si populaires.

Il en fut de même de *Rob-Roy*; le beau caractère de Diana Vernon, sa piété filiale, la vive peinture des mœurs & des paysages de la haute Écosse donnent un vif attrait à cet ouvrage & font pardonner à l'intrigue, un peu faible, un peu obscure. Diana Vernon est, dit-on, le portrait à peine idéalisé de miss Cranstown, que Scott avait tendrement aimée, inutilement aimée; elle lui préféra un étranger, le comte de Purgstall, & s'établit avec lui en Styrie.

Ivanhoé ouvrit une nouvelle veine: c'était le roman historique dans sa splendeur; il faisait revivre le passé, enseveli dans les chartes & les chroniques, & à cet admirable tableau des mœurs d'autrefois, si vrai, si spirituel, si coloré, depuis le porcher Gurth sous la chênée jusqu'au grand-maître des Templiers dans sa commanderie, il ne manque qu'une chose, une appréciation plus impartiale du catholicisme. Les premières scènes de *Richard en Palestine* sont admirables, & l'on ne peut oublier le désert, le combat entre Saladin & le chevalier écossais, & la chapelle d'Engaddi. *Le Connétable de Chester* est le plus faible de ces romans consacrés aux croisades, & pourtant il renferme encore des pages émouvantes.

Un succès inouï accueillait chacun des ouvrages de Scott, & la gloire s'ajoutait pour lui comme un suprême rayon à toutes les félicités humaines. Il avait épousé une Française (mademoiselle Charlotte Charpentier, de Lyon); elle lui avait donné trois beaux enfants; il devait à son travail assidu une magnifique résidence, nommée Abbotsford, qu'il avait ornée, embellie avec toute sa passion d'Écossais & d'antiquaire. Tout un peuple de paysans & d'ouvriers vivait heureux à son ombre; un peuple d'amis, d'admirateurs, de savants, d'artistes, remplissait la demeure féodale. « Je trouvais la maison pleine, écrivait en 1817 le peintre Wilkie. Scott, du matin au soir, promenait ses convives au proche & au loin, à pied, en voiture, à cheval. Il donnait la vie à tous les pittoresques environs qu'il nous faisait parcourir. Chaque ruine a son histoire, chaque gué sa légende; pas de colline, de taillis, de fontaine, qui n'eussent leur chanson... Scott était connu, aimé, à plusieurs lieues à la ronde, de chaque fermier, de chaque paysan. Tous échangeaient avec lui des poignées de main cordiales. N'était-il pas leur recours, leur protecteur, leur conseil?... »

Il continue plus loin :

« C'était Scott surtout qu'il fallait voir & ouïr. Je l'étudiais, je le contemplais, assis sur son large fauteuil; son beau lévrier Maida (que je me promettais bien d'introduire dans mon tableau) demeurait couché à ses pieds & relevait la tête de temps à autre, quand son maître élevait la voix, comme s'il eût pris intérêt à ce qu'il disait. Des livres anciens, des débris curieux d'antiquités, des fossiles tirés des fouilles voisines ou envoyés de pays lointains, épars sur des tables gothiques autour du schérif lui fournissaient d'intéressantes allusions, d'amusantes anecdotes. Quel physionomie vivante! cher grand, excellent homme! Ses traits qui eussent paru vulgaires sur un tout autre visage, illuminés par l'âme qui brillait à travers ses yeux, à travers son sourire, & qui éclatait dans sa parole, acquéraient soudain une beauté, une distinction bien au-dessus de celle qui tient à la pureté & à la finesse des lignes. Ah! que de fois j'ai désespéré de rendre justice à ce visage-là! »

Wilkie se trompait: le portrait de Walter Scott, entouré de sa famille, bien posé au milieu d'une sauvage bruyère, bornée par le Tweed, est une des belles œuvres de l'artiste; le bon chien Maida y figure; les filles du romancier portent le costume écossais, si cher à leur illustre père; le *snood* retient leurs cheveux, & leurs pieds nus foulent légèrement le sol. Leur mère, jolie encore, en attirail de fermière, figure au second plan.

Le bonheur est peu stable ici-bas, & quoique celui de Walter Scott fût aussi noblement porté que justement mérité, il subit le sort commun. La faillite des maisons d'imprimerie Constable & Ballantyne, à laquelle Walter Scott avait confié ses fonds, causa sa ruine.

« L'auteur de *Waverley* ruiné! s'écriait à cette nouvelle le comte de Dudley; que chaque homme à qui il a procuré des mois de plaisir lui donne seulement six pence, & demain matin, il se lèvera plus riche que Rothschild. »

Il ne recourut pas à la générosité de ses admirateurs, mais bien au travail, son fidèle compagnon depuis tant d'années :

« O invention! réveille-toi! s'écriait-il dans des pages écrites pour lui seul. Puisse l'homme être bon! puisse Dieu être propice! »

« S'ils me le permettent, dit-il plus loin en parlant de ses créanciers, je serai leur vassal tout le reste de ma vie. Je ne veux pas être appelé insolvable!... »

Il reprit donc sa plume, & le cœur brisé, il écrivit. Il publia les *Chroniques de la Canongate*, les *Contes d'un grand-père à son petit-fils sur l'histoire d'Écosse*, la *Jolie Fille de Perth*, roman tout à fait digne de ses plus brillantes années; *Anne de Geierstein*, une *Histoire d'Écosse*; des *Lettres sur la Démonologie*, une *Biographie des Romanciers anglais* & bien d'autres écrits qui usaient ses forces & sa vie. De grandes douleurs étaient tombées sur lui : il avait perdu sa femme & son petit-

fil, & c'était seul, privé de la tendre compagne qui pensait avec lui, qu'il devait affronter la vieillesse, les infirmités & la ruine. Tel fut le sombre déclin de cette existence si paisible au début, si brillante au milieu de son cours, si attristée à la fin. Il supporta ses peines en homme et en chrétien, navré au fond, ferme au dehors, et pendant six ans, il travailla sans relâche pour satisfaire à ses obligations. La maladie seule mit fin à ce labeur obstiné; plusieurs attaques de paralysie mirent sa vie en danger. Les médecins ordonnèrent les voyages; le grand romancier fut conduit par ses enfants à Rome, à Naples, à Malte; il fut reçu partout avec une chaude sympathie; mais le regret du sol natal le travaillait, & il obtint enfin qu'on le ramenât en Écosse.

Il eut quelques jours heureux en revoyant la Tweed, les ruines de Melrose, Abbotsford, ses vieux amis & jusqu'à ses chiens, qui lui léchaient les mains.

« J'ai vu bien des pays, de beaux endroits, disait-il, mais rien qui me plaise comme ma pro-

pre maison. » Il essaya de travailler, la plume lui tomba des mains. Des larmes muettes roulèrent sur ses joues. « C'est fini, » dit-il.

Il se fit lire l'Évangile par son gendre, & de temps en temps, durant le calme qui précédait l'agonie, on l'entendait murmurer les chants de la liturgie catholique, le *Dies iræ* & le *Stabat*.

« Soyez bons! dit-il à ses enfants avant que d'expirer, soyez bons! »

Sa mort ressembla à un tranquille sommeil; c'était le 20 septembre 1832. Ainsi s'éteignit cette brillante lumière, cette vive imagination qui avait tenu l'Europe en suspens; qui avait amusé, touché, intéressé toute une génération.

Walter Scott n'a pas été remplacé; tant de talent, de fécondité & de moralité ne se sont plus trouvés ni en Angleterre ni en France, & l'Écosse a raison de célébrer la mémoire de celui qui a donné plus d'éclat au nom de sa patrie que ne l'avaient fait rois & preux, poètes & chevaliers.

M. BOURDON.

LA PARESSE

(FIN)

EN quittant la marquise, Bianca se rendit chez ses Anglais; mais cette fois, ce ne fut pas la vieille gouvernante qui la reçut, un auditoire complet l'attendait. La dynastie des Merington était alignée autour du salon avec des amis invités pour entendre la voix merveilleuse de la maîtresse de chant.

Bianca, en apercevant deux jeunes filles parmi les auditeurs, pensa que le nombre de ses élèves allait peut-être augmenter. Pour la pauvre enfant les triomphes de l'amour-propre étaient peu de chose en comparaison de la question d'argent, ou, pour parler plus exactement, de la question d'avoir ou de ne pas avoir le pain quotidien.

Tant que dura la leçon qui se termina par deux duos entre le professeur & l'élève, on eût entendu le vol d'un papillon s'il se fût aventuré en si nombreuse compagnie, puis aussitôt que Bianca se leva pour partir, une pluie de compliments tomba à ses pieds, & les deux jeunes filles qu'elle avait remarquées se firent inscrire pour prendre des leçons. Bianca comptait ses recettes, & remerciait Dieu, qui protégeait ses débuts & lui donnait plus qu'elle

n'eût osé demander. Miss Merington avait quitté son ton hautain, & ce fut en serrant affectueusement la main de Bianca qu'elle fit glisser le cachet dans ses doigts.

Le soir de ce deuxième jour de travail, Bianca, moins fatiguée que la veille, s'endormit doucement & rêva de son père qu'elle revoyait sous le soleil du Brésil, penché sur son bureau, tandis qu'elle chantaient près de lui, & que l'or tombait autour d'eux. Au réveil, elle sentit douloureusement son isolement: son père, dont le cœur chaud & l'esprit hardi eussent été la force & le guide de ses travaux n'était plus là, & le soleil brillant de son pays natal ne viendrait plus la réchauffer! Elle n'avait plus d'appui en ce monde, & elle devait diriger les pas chancelants de sa mère, l'entourer de soins & faire naître la résignation dans une âme qui n'avait jamais compris que la jouissance. Le froid d'un rigoureux hiver pénétrait dans la petite chambre que le jour n'éclairait pas encore, & à travers l'obscurité, Bianca voyait son père comme il est accordé aux vivants de revoir les morts, sinon par les yeux, du moins par la mémoire qui évoque

une chère image & la fait revivre à nos côtés. Elle lui demandait pardon de l'avoir si mal compris & si peu aimé, & elle recevait ce pardon, car le courage grandissait en elle, & cette force, jusque-là étrangère à sa nature, lui semblait un don céleste dû à l'intervention de son père. Et une étroite union se formait entre elle & lui, & les dernières révoltes de son caractère indolent s'éteignaient sous le souffle puissant du remords & sous l'impérieux commandement du devoir.

Dès le troisième jour de son entrée dans la carrière artistique, Bianca avait quatre leçons à donner. Une de ses nouvelles élèves était une douce & jolie blonde, dont la voix semblait sortir d'une bouche d'ange ! Les notes se succédaient pures & tièdes sans éclat & sans vibration ; il fallait animer ce chant monotone, faire jaillir l'étincelle qui doit éclairer l'artiste avant d'enflammer l'auditoire, & ce travail plut à Bianca, qui, près de cette élève, se trouvait débarrassée des observations élémentaires. L'autre jeune fille dont mademoiselle de Brégis était appelée à diriger le goût musical avait dû danser déjà pendant dix hivers pour le moins ; nous comptons son âge par carnavals, car sa vie se résumait tout entière dans le plaisir. Elle courait après ce que le monde appelle un beau mariage & croyait posséder un beau talent. Elle avait une grande voix qu'elle jetait à travers l'espace comme un prodige jette son argent sans calculer l'opportunité de ses dépenses ; cette voix eût été magnifique sur un champ de bataille pour électriser des soldats, mais dans un salon elle était assourdissante, & ce ne fut pas chose facile de faire comprendre à la propriétaire du formidable instrument qu'il fallait en user avec modération, & s'occuper plus de la qualité que du volume des sons.

Bianca revit aussi l'indomptable Lucie, qui avait lavé ses mains, & qui prit sa leçon sur le fameux piano de palissandre.

Le *vendredi* de madame de Sillery occupait beaucoup les pensées de Bianca : c'était son début d'artiste & son retour prématuré dans le monde où elle allait reparaître en salariée, après y avoir régné en héritière ; elle devait s'y présenter seule en dépit de ses vingt ans & de sa resplendissante beauté ; & elle sentait bien qu'il lui faudrait franchir une barrière haute & difficile à passer sans danger. Sa mère ne s'occupait pas d'elle ; elle avait abdiqué toute autorité & n'avait jamais eu de sollicitude ; aussi ne songeait-elle ni aux fatigues ni aux soucis de Bianca, qui, à ses yeux, avait remplacé monsieur de Brégis ; c'était elle qui devenait le banquier de la maison.

Au milieu de ses préoccupations, la pauvre enfant dut encore penser à sa toilette & comme de sa vie, elle n'avait touché une aiguille, elle prit une couturière d'un ordre subalterne, dont elle dirigea le travail, & jamais elle n'avait été si charmante qu'avec la simple robe de crêpe noir qui faisait ressortir la blancheur de marbre de ses épaules &

de ses bras ; puis l'impression de tristesse profonde qu'elle ressentait donnait à sa physionomie une puissance sympathique qu'elle n'avait jamais eue.

La marquise attendait Bianca dans une berline vaste & moelleuse, vraie voiture de douairière ; l'indispensable petit chien, juché sur la banquette en face de sa maîtresse, accueillit la jeune fille avec un grognement de roquet gâté qui n'aime aucun changement dans ses habitudes ; mais bientôt il s'humanisa au point de prendre domicile sur la pelisse fourrée de Bianca.

Quand madame de Sillery fut au coin de son feu, elle examina sa protégée de la tête aux pieds comme un colonel examine une recrue, & elle la trouva irréprochable dans l'ensemble & les détails. Les deux femmes dinèrent en tête-à-tête, ou, pour mieux dire *en têtes à trois*, car le chien prenait sa part du repas, & sa maîtresse s'en occupait autant que d'un convive important.

Après le dîner, Bianca essaya le piano, qui, heureusement était bon ; la veille, madame de Sillery avait remplacé par un instrument sorti des magasins d'Erard, l'espèce de clavecin qui, depuis quarante ans, jouait un rôle muet dans un coin du salon.

Les vieux commensaux de la marquise arrivèrent de bonne heure, puis un monde plus jeune & plus élégant forma l'arrière-garde des invités. Mademoiselle de Brégis, durant ses jours de splendeur, avait vu plutôt la société étrangère & celle de la finance que le monde du vieux faubourg, aussi ne rencontra-t-elle chez sa protectrice que des visages inconnus ; c'était un adoucissement à sa souffrance, car elle redoutait les souvenirs du passé & les comparaisons humiliantes.

Ce fut la marquise qui la conduisit au piano, non pas comme on y conduit un artiste, mais comme on y accompagne une enfant aimée qu'on veut encourager & dont le succès est attendu comme une jouissance personnelle. Bianca sentit cette nuance & en fut touchée. Madame de Sillery resta près d'elle tant que dura le premier morceau, puis d'autres femmes l'entourèrent, & les jeunes filles l'attirèrent dans leurs groupes intimes ; mais bientôt elle retourna au piano, car la pauvre enfant savait qu'elle n'était pas dans ce salon pour causer & se reposer.

Alternativement elle joua & chanta ; son succès fut égal à son merveilleux talent ; trois élèves vinrent se joindre aux quatre qu'elle avait déjà & son cœur, gonflé de larmes au commencement de la soirée, s'éleva vers Dieu en actions de grâces.

Quand tout le monde fut parti, la marquise envoya chercher les fourrures de Bianca, l'enveloppa elle-même avec le soin d'une mère qui veut préserver son enfant du froid, l'embrassa tendrement & lui remit adroitement, à l'insu de ses gens, cinq pièces d'or enveloppées dans un morceau de papier de soie qui amortissait le bruit qu'elles eussent pu faire en passant d'une main dans l'autre. Une femme de chambre, qui avait l'aspect d'une

vénérable duègne accompagna Bianca chez elle, & pendant le rapide trajet de la rue Saint-Dominique à la rue Lavoisier, la jeune fille se crut un instant retournée en arrière vers ses jours heureux. N'était-ce pas ainsi qu'elle sortait des fêtes joyeuses; elle revoyait Paris illuminé & ses feux se reflétant dans la Seine; des équipages croisaient le sien & à la lueur des lanternes elle apercevait les flots de gaze & le scintillement des diamants.

Elle ne dormit guère cette nuit là; sûre désormais de gagner assez pour vivre dans une médiocrité qui l'éloignerait chaque jour davantage de la misère qu'elle avait redoutée, elle calcula ce qu'elle devait faire pour arracher sa mère à l'état de prostration dans lequel elle s'épuisait. Sept élèves faisaient à peu près une recette de quatorze cents francs par mois en défalquant les jours de fête & les leçons manquées; les soirées de la marquise portaient le gain total à dix-huit cents francs. D'ailleurs, le nombre des élèves pouvait encore augmenter, Bianca se sentait de force à donner dix leçons par jour, puis elle espérait être appelée comme artiste comme elle l'était déjà chez la marquise. L'avenir lui paraissait donc assuré, & forte de l'espérance qui, à son âge prend l'aspect du fait accompli, elle résolut de faire sortir de suite sa mère du misérable logement garni où elle voyait la pauvreté sans masque & sans déguisement.

Elle trouva, rue de Morny tout près des Champs-Élysées, un petit appartement au rez-de-chaussée, très-restreint il est vrai, mais on y respirait un air pur & on jouissait de la vue des choses auxquelles madame de Brégis était habituée: d'un côté les fenêtres s'ouvraient sur un jardin & de l'autre sur la cour d'un bel hôtel. Ce gîte que Bianca loua pour deux mille francs par an se composait d'une salle à manger qui servait d'antichambre, d'un joli salon dont les boiseries étaient sculptées & dorées & de deux chambres. Bianca fit meubler la première pièce avec une élégante simplicité: des meubles de bambou se détachaient sur un tapis rouge, & des rideaux d'étoffe turque laissaient passer les premiers rayons du soleil à travers leurs vives nuances. Le salon était garni de divans; un tapis blanc émaillé de fleurs se trouvait assorti aux tentures de reps à dessins Louis XV. Sur une cheminée de marbre blanc, une pendule & des candélabres de porcelaine avaient le cachet du siècle dernier; sur les tables, quelques précieux coffrets, objets échappés aux désastres, se trouvaient à côté de vases remplis de plantes & dans tous les coins de l'appartement, des arbustes exotiques étalaient leurs larges feuillages. Le piano de Bianca, songe-pain qui était pour elle ce qu'est la marmotte pour le Savoyard, disparaissait à demi dans un buisson de verdure. Un *je ne sais quoi* de jeune & de riant rendait ce réduit charmant; il semblait orné avec la baguette d'une fée, car c'était l'esprit d'une artiste & le cœur d'une fille qui avaient présidé à son arrangement. Mais

la chambre de madame de Brégis était plus jolie encore que le salon; les meubles de soie bleu de ciel devaient lui rappeler son appartement des Champs-Élysées; Bianca en avait, en diminutif, imité l'arrangement; la seule chose qu'elle négligea fut sa propre chambre; les dix mille francs qu'elle avait trouvés dans le bureau de son père se trouvant épuisés, elle acheta pour elle un lit de fer, une table & deux chaises.

Elle entendait bien économiser la somme qu'elle venait de dépenser & la restituer à la fin de l'année, car elle savait que c'était un emprunt & non une propriété légitime, aussi avait-elle établi son budget de manière à subvenir aux dépenses du petit ménage & à faire honneur à la signature de son père.

Après un mois de courses mystérieuses à la rue de Morny & chez les fournisseurs, le nid était prêt, & il avait un tel aspect de fraîcheur & d'harmonie que madame de Brégis, qui s'y était laissé conduire comme une victime indifférente à son changement de prison, ne put retenir un cri de joie en y entrant, le premier que sa fille eût jamais entendu sortir de ses lèvres.

Sa vie reprit dès lors un cours différent: elle cessa de pleurer & ne songea plus qu'aux petites jouissances de bien être; elle demanda une seconde femme de service afin que Dominica pût toujours rester près d'elle pour prévenir ses moindres désirs; mais sa fille eut le courage de lui refuser cet adoucissement à son sort, car elle sentait que, avant tout, il fallait être en mesure de rembourser les dix mille francs au jour de l'échéance, & déjà elle était effrayée d'avoir fait tant de dépenses. Madame de Brégis qui avait naturellement les qualités dérivant de ses défauts n'insista pas parce qu'une discussion l'eût fatiguée. N'ayant plus la ressource des relations mondaines, elle prit l'habitude de lire des romans; du matin au soir, elle restait étendue dans son hamac ou sur un divan, & souvent l'auteur chargé de lui tenir compagnie l'endormait comme la nourrice endort l'enfant qu'elle herce au son d'un chant monotone. Elle ne sortait jamais, ne sachant pas marcher & ne comprenant pas qu'on pût monter dans une voiture de louage; elle ne vivait pas mais végétait ainsi qu'elle avait végété toute sa vie, avec cette seule différence que d'une vaste serre chaude où elle s'épanouissait jadis en pleine terre, elle se trouvait réduite à l'état d'une plante emprisonnée dans un pot à fleur.

Chaque soir Bianca ordonnait les repas du lendemain & payait à Dominica la dépense quotidienne: on achetait pour madame de Brégis des primeurs & les mets les plus recherchés, tandis que sa fille se contentait des plus simples choses; mais madame de Brégis ne s'en apercevait même pas, car elle n'aimait qu'elle-même & ne s'occupait jamais que d'elle.

Bianca eut bientôt les dix leçons qu'elle désirait; elle avait seize élèves, & on s'arrachait ses heures. A Paris les distances sont longues à parcourir, &

Bianca arrivait avec peine à donner dix leçons en douze heures ; elle marchait vite pour se rendre d'un domicile à l'autre, & parfois elle montait dans un omnibus pour payer trente centimes seulement au lieu du prix d'une course de fiacre ; elle s'habitua bravement à tout, marchant sans cesse sur ses répugnances, sur ses préjugés, ne regardant ni à droite ni à gauche & ne voyant qu'une seule chose, en face d'elle, le devoir, le devoir qu'elle accomplissait en dépit de toutes les entraves.

Elle eut aussi plusieurs occasions de chanter dans des concerts ; elle ne fixait aucun prix, mais il arriva parfois qu'un billet de cinq cents francs lui fut offert. L'été lui enleva presque toutes ses élèves ; elle n'avait pas songé à cela, & s'effrayait de ce repos forcé. L'abbé Courcelles, qui n'avait pas cessé de s'occuper d'elle, lui affirmait en vain que ce repos serait nécessaire à sa santé ; la courageuse enfant eût désiré travailler sans relâche ; il ne lui restait que trois élèves, filles de fonctionnaires, & encore ces élèves devaient partir le 1^{er} septembre. A côté du regret de ne rien gagner l'ennui se glissa : Bianca ne savait plus perdre son temps ; ce temps était son patrimoine & l'espoir de l'avenir ; elle voyait devant elle deux mois d'inaction, ce qu'on appelle *la morte saison*, & s'effrayait de ces jours inutiles, quand, un matin, la poste lui apporta une lettre de la marquise de Sillery qui l'appelait à Bade ; sa vieille amie, comme elle se qualifiait elle-même en terminant sa lettre, avait trouvé pour Bianca le moyen de gagner cinq mille francs dans l'espace de deux semaines, & elle l'engageait à venir de suite avec sa mère, ajoutant qu'elle avait loué une villa dans laquelle elle pouvait les recevoir toutes deux. La proposition était bien tentante, mais madame de Brégis qui n'avait jamais voyagé que dans un wagon spécial avec salon & chambre à coucher, s'écria qu'elle ne pourrait jamais se trouver au complet dans un simple wagon de première classe & passer douze heures en compagnie de mortels inconnus qu'elle supposait devoir être d'une espèce très-inférieure à la sienne, & Bianca répondit à la marquise que sa mère ne pouvait quitter Paris. Deux jours après elle recevait le télégramme suivant :

« J'envoie Durand vous chercher, tenez-vous prête à partir.

« SILLERY. »

Durand était la femme de charge qui, depuis trente ans, possédait la confiance de la marquise. Bianca fit sa malle, recommanda sa mère à la bonne négresse & attendit.

Le lendemain elle partit avec madame Durand & fut reçue par la marquise avec une tendresse vraiment maternelle.

« Je ne pouvais plus me passer de vous, chère enfant, lui dit-elle, & c'est pourquoi je me suis occupée de vos affaires malgré vous. »

Bianca chanta chez un lord écossais, chez un petit souverain, chez un riche financier, chez une

Anglaise & chez un Russe, & pour chaque soirée elle reçut un billet de mille francs ; si elle était restée à Bade elle aurait eu d'autres occasions de se faire entendre, mais, les deux semaines écoulées, elle supplia madame de Sillery de la renvoyer à Paris, car elle était inquiète de sa mère, dont elle ne recevait pas de nouvelles ; l'abbé Courcelles, étant absent ne pouvait lui en donner, & madame de Brégis n'avait jamais écrit une lettre. Elle la retrouva indifférente à son retour comme elle l'avait été à son départ ; mais en son absence elle avait commandé de magnifiques toilettes de deuil & acheté des bijoux ; une montre en émail noir, des bracelets. Le chiffre total des dépenses de madame de Brégis dépassait celui des recettes faites par Bianca durant son voyage ; la pauvre enfant fut atterrée ! L'échéance des dix mille francs se dressait devant elle & le découragement s'empara de son âme en songeant que, à mesure qu'elle gagnerait, sa mère dissiperait ses épargnes. Dominica protestait qu'elle avait supplié *maîtresse* de ne pas acheter *bijoux*, mais que *maîtresse* lui avait répondu de se taire si elle ne voulait pas être battue.

Bianca sentait qu'en cédant à cette première folie, elle entrerait dans une voie qui la conduirait ainsi que sa mère, à la plus inévitable misère ; elle la supplia de la laisser reporter les bijoux chez le marchand, qui les reprendrait sans doute moyennant une indemnité ; mais la créole les cacha en pleurant sous son oreiller & reprocha à sa fille de n'avoir pas pitié d'elle.

Bianca, désespérée, écrivit à l'abbé Courcelles, qui était à la campagne à quelques lieues de Paris pour lui demander un conseil. Le lendemain l'abbé entra chez elle.

« Conduisez-moi près de madame de Brégis, lui dit-il, & laissez-moi seul avec elle. »

Quand le vénérable prêtre se trouva en face de cette femme qu'il n'avait jamais vue, il la considéra avec étonnement : quoiqu'elle eût près de quarante ans, elle était encore très-belle, mais le souffle immortel n'animait pas cette admirable statue qui ne semblait pas être une œuvre divine ! L'âme était absente !

« Madame, lui dit l'abbé, Dieu vous a fortement éprouvée en vous enlevant votre mari & votre fortune, mais il vous a laissé un précieux trésor.

— Quel trésor ? fit madame de Brégis, qui prit l'abbé Courcelles pour un missionnaire de la Californie, arrivant à elle comme un bon ange avec une caisse pleine d'or cachée dans les plis de sa soutane.

— Votre fille, madame, répondit-il, est un trésor que toutes les mères vous envieraient.

— Ma fille est une très-bonne musicienne, mais, hélas ! cela ne la mènera jamais bien loin, ni moi non plus.

— Je vous demande pardon, madame : son talent, ou, pour mieux dire, l'emploi qu'elle en fait

la mènera aussi loin & aussi haut que nous puissions aller, il la mènera au ciel. »

Madame de Brégis s'allongea sur son divan en étendant les bras avec une pantomime qui disait clairement : — Vous m'ennuyez !

L'abbé ne se découragea pas & reprit :

« Sans votre fille, madame, que deviendriez-vous ?

— Je n'en sais rien, & n'ai pas besoin d'y penser puisque je l'ai.

— Mais vous aviez votre mari & il est mort ; Bianca peut mourir aussi.

— Dominica ! s'écria la créole, emmenez ce prêtre qui est venu ici pour me tourmenter. Piéto, Ludvig, Frank, Juano ! emmenez cet homme !

— Calmez-vous, madame, reprit l'abbé ; vos serviteurs d'autrefois ne sont plus autour de vous, & vous ne vivez plus dans un pays où, sur le caprice d'une femme, on jette un honnête homme par la fenêtre.

— Mais vous êtes chez moi !

— Non, madame, je suis chez mademoiselle Blanche de Brégis, majeure & locataire de cet appartement, & je viens remplir un devoir que je remplirai en dépit de votre volonté, mais sans m'écarter du respect qui vous est dû ; veuillez donc m'écouter : Si vous n'aviez plus votre fille, vous seriez sans ressources, donc il est nécessaire, dans votre propre intérêt, de ne pas tuer cette enfant qui s'est dévouée à vous. Tant que Bianca aura devant elle l'espérance, cette étoile brillante qui est notre lumière en ce monde, elle aura le courage de travailler & la force de supporter ses fatigues, mais le jour où elle verra que ses efforts sont impuissants, elle tombera pour ne plus se relever. Tandis qu'elle gagne votre pain, vous jetez l'or à pleines mains, comme au temps où vous en aviez ; vous tuerez votre fille, que le travail épuîsera & que le découragement étrecindra. Alors, madame, vous serez seule, sans autre asile que l'hôpital. »

Madame de Brégis avait à demi fermé les yeux, elle écoutait & un léger tremblement trahissait son émotion.

« Il est vrai, dit-elle, qu'en l'absence de ma fille, j'ai acheté quelques babioles pour me distraire, mais *ce qui est fait est fait* !

— Ce qui est fait peut être en partie réparé ; veuillez me donner les noms de vos fournisseurs, & me confier vos bijoux, j'espère les leur faire reprendre.

— Oh ! pas la petite montre noire, je vous en prie, elle est si jolie !

— Madame, je crois que vous êtes une femme frivole, ne me faites pas croire que vous êtes une mauvaise mère.

— Vous voulez donc absolument la montre ?

— Je veux tout.

— Dominica, dit madame de Brégis, donnez mes écrins à monsieur l'abbé, et puis laissez moi dormir. »

L'abbé Courcelles endoctrina si bien le bijoutier qu'il reprit les objets choisis et portés par madame de Brégis, sans faire payer d'indemité. Quant aux robes, il fallut bien les garder & payer les couturières.

Le mois de novembre ramena à Bianca plus d'élèves qu'elle n'en pouvait avoir ; elle ouvrit un cours qui augmenta sa vogue ; deux fois par semaine on se réunissait chez elle & son appartement était trop petit pour contenir les élèves & l'auditoire. Bianca revit ses connaissances d'autrefois ; accepta noblement sa situation nouvelle & ses rivales des jours heureux lui pardonnaient son talent & ses succès, en faveur de sa pauvreté & de son courage.

Madame de Brégis paraissait aux matinées musicales de sa fille, étendue sur un sofa ; elle ne parlait à personne, mais sa beauté rayonnait sous ses dentelles noires ; immobile & entourée de fleurs, elle avait l'air d'une peinture orientale !

Une année s'était écoulée depuis la mort de monsieur de Brégis, & Bianca avec ses leçons & le produit de ses concerts, avait gagné près de trente mille francs. Ce résultat était inespéré, inouï ; mais il fallait payer là-dessus dix mille francs aux créanciers de son père, trois mille francs à la couturière de sa mère, & le loyer de son appartement de deux mille francs. Puis, les gages de la négresse, les frais du ménage, les voitures indispensables parfois, les fantaisies de madame de Brégis & la modeste toilette de Bianca s'élevaient au chiffre de six mille francs. Il resta donc environ dix mille francs d'économies sur cette première année ; l'abbé Courcelles conseilla à Bianca de confier ce petit capital à monsieur Rousseau, le père de l'insubordonnée Lucie, & quelques jours après, il lui achetait des obligations de chemin de fer offrant à la fois un intérêt raisonnable & toute sécurité pour le capital. Bianca eut soin de cacher cette acquisition à sa mère, car elle voulait non-seulement assurer le présent, mais encore amasser une petite fortune qui mit madame de Brégis à l'abri du besoin si elle lui survivait.

Elle se remit courageusement au travail, se promettant un meilleur résultat à la fin de la seconde année & elle fit meubler sa petite chambre sur le gain du mois suivant ; elle acheta de vieux meubles qu'elle fit réparer, & choisit une simple cretonne rose sur laquelle des amours couraient après des papillons en sautant par dessus des jets d'eau, & désormais le gîte de Bianca fut ouvert au public des matinées musicales. Bianca se retrouvait au milieu de ses élégances de jeune fille, & se plaisait autant dans ce petit appartement que si elle eût habité un vaste hôtel.

Le plus beau jour de sa vie fut celui où elle rendit les dix mille francs empruntés par son père ; quand elle vit cette signature si longtemps révérée en Europe & en Amérique, dégagée par elle, elle sentit une joie immense remplir son âme, & au

lieu de déchirer le billet souscrit par son père, elle le plaça dans un reliquaire.

Bianca, comme l'année précédente, ne manquait pas un seul *vendredi* chez madame de Sillery; c'était là qu'elle recevait des demandes pour chanter ailleurs; c'était là surtout qu'elle se sentait entourée de bienveillance, & la marquise, infatigable dans sa bonté, lui servait presque toujours de Mentor quand elle allait dans le monde. car madame de Brégis n'avait pas le courage d'accepter le rôle secondaire qu'elle devait y jouer comme mère d'une artiste. Quant à Bianca, elle prenait son parti bravement & passait à travers les ronces du chemin sans y laisser un lambeau de sa valeur personnelle. Souvent, dans les soirées où elle était appelée, la danse succédait à la musique, mais elle refusait d'y prendre part, non-seulement parce que son deuil était trop récent, mais aussi parce que, ayant forcément secoué le joug qui pèse en France sur la vie d'une jeune fille, elle ne voulait plus jouir des privilèges de la jeunesse & repoussait doucement les hommages que lui attiraient sa beauté & son talent.

Une année entière s'écoula encore dans un travail incessant : Bianca marchait de succès en succès, & l'or arrivait dans ses mains de manière à lui promettre une fortune égale à sa renommée. Cette renommée s'était étendue assez pour que les directeurs de deux théâtres vinssent la solliciter d'y entrer; le bruit de son prochain début se répandit, & quand on apprit qu'elle avait refusé les offres les plus brillantes sa célébrité grandit; on voulait l'avoir partout, & partout on la recevait avec distinction & on l'applaudissait avec enthousiasme.

Pendant ce temps, madame de Brégis continuait à vivre sans mouvement, lisant des romans depuis le matin jusqu'au soir; tantôt le libraire lui en envoyait de bons, tantôt il lui en envoyait de mauvais; mais elle savait, malgré l'engourdissement de son esprit, distinguer le bien du mal, elle s'intéressait aux héros honnêtes, & petit à petit, elle comprit que le dévouement est une grande chose, que nous traversons la vie sur une mer agitée, & que le pilote qui conduit sa barque à travers la tempête en évitant les écueils, mérite d'arriver au port. Parfois, au milieu des fantaisies d'un récit romanesque, l'auteur glisse une pensée profonde, & alors madame de Brégis cherchait à en saisir le sens; parfois aussi le roman côtoie de bien près l'histoire, & elle se demandait avec curiosité si Louis XIV avait réellement existé; si le séduisant Henri IV avait conquis tous les cœurs & la couronne de France; si Richelieu avait fait tomber les têtes des jeunes conspirateurs dont la mort lui faisait verser des larmes. Sa fille aussi ignorante qu'elle, ne pouvait répondre à aucune de ses questions & pour les résoudre, elle lut les mémoires dont elle voyait les titres, quand, dans une œuvre d'imagination, une note rappelait le fait réel de l'histoire; des romans elle passa donc à des livres plus sérieux & souvent le soir, quand la journée de Bianca

était terminée, les deux femmes lisaient ensemble un ouvrage classique; les choses qu'elles connaissaient prenaient à leurs yeux un aspect nouveau & les monuments près desquels elles passaient jusque-là avec indifférence, leur rappelaient les souvenirs historiques qui avaient frappé leur esprit & éveillé dans leur âme des sentiments inconnus.

Pendant les vacances, madame de Brégis consentit à sortir quelquefois, à revoir le soleil & la verdure; elle se faisait conduire au bois, qui est presque solitaire à cette époque; elle s'asseyait près du lac, & restait ainsi pendant des heures à écouter le chant des oiseaux & à regarder les cygnes qui naviguaient lentement sur les eaux dormantes.

Un jour, elle vit une jeune femme qui, tout en regardant courir ses enfants autour d'elle, remuait dans ses doigts un petit bâton d'ivoire, tandis qu'une pelote de laine blanche roulait sur ses genoux; un tissu souple & fin naissait sous ses doigts & pourtant elle ne paraissait faire aucune attention à ce travail; le lendemain madame de Brégis la revit; le tissu commença la veille, formait un grand carré bordé de franges, & la jeune femme le couvrait d'étoiles en soie bleue.

— Oh! que cela est joli! dit madame de Brégis à sa fille; je voudrais savoir travailler, mais je suis trop vieille pour apprendre.

Quelques jours après, l'abbé Courcelles la trouva debout dans le salon; elle arrangeait des fleurs dans une corbeille; l'abbé qui l'avait toujours vue couchée, ne put retenir une exclamation de surprise. Elle s'assit bien vite, car l'effort qu'elle venait de faire l'avait fatiguée, & ses mains inhabiles n'avaient pas su éviter le contact des épines en touchant des roses.

« Je deviens Française comme vous le voyez, monsieur l'abbé, dit-elle, je m'occupe du ménage.

— Je vous en félicite, madame.

— Si j'étais née dans ce pays-ci, reprit-elle, je ferais sans doute ce que font toutes les femmes, & ma fille, qui était jeune quand nos malheurs sont arrivés, a pu prendre des habitudes nouvelles & vaincre sa nature.

— Ce n'est pas seulement la jeunesse de Bianca qui l'a aidée à vaincre sa nature, répondit l'abbé, c'est sa foi! Elle a mis sa confiance en Dieu, & Dieu l'a soutenue & conduite par la main comme un père conduit son enfant. »

La créole regardait le vieux prêtre & cherchait à savoir plus qu'il ne disait.

« Avez-vous confiance en Dieu? continua-t-il.

— Je n'ai confiance qu'en ma fille, car je pense que Dieu n'a guère le temps de s'occuper de nos affaires.

— Vous vous trompez, madame, il s'occupe avec une bonté paternelle de tous ceux qui l'invoquent. Ne le priez-vous donc jamais?

— Je le prie le matin & le soir pendant cinq minutes au moins chaque jour, mais comme je n'ai pas appris le latin, je ne sais trop ce que je lui demande.

— Qui donc vous a enseigné à prier Dieu ?

— Ma nourrice, une bonne négresse qui me soignait dans mon enfance.

— Mais alors qui a mis dans le cœur de votre fille l'amour véritable de Dieu ?

— Son père, quand elle était toute petite, lui apprenait à prier & la conduisait lui-même à l'église, &, plus tard, quand il est mort, Bianca s'est tournée vers Dieu. Je m'en suis bien aperçue, & j'en étais satisfaite, puisqu'elle trouvait là des consolations. »

A partir de ce jour, l'abbé Courcelles fit de fréquentes visites à madame de Brégis, & lui apprit à connaître sa religion comme un curé de village l'apprend aux petits enfants, car elle ne savait rien, & son intelligence paresseuse ne recevait une impulsion que quand les paroles avaient frappé une corde moins insensible que les autres. C'était une œuvre de patience qu'avait entreprise l'abbé, & souvent il doutait du succès, l'engourdissement moral étendant un épais rideau autour de cette femme qui ne croyait à rien qu'aux jouissances matérielles ; pourtant, ses yeux finirent par s'ouvrir à la lumière, & elle aperçut devant elle un vaste horizon.

La troisième année de travail commençait pour Bianca, & un vendredi où elle arrivait chez madame de Sillery pour partager son dîner solitaire, elle fut étonnée de trouver chez sa bienfaitrice un homme, jeune encore, dont l'aspect avait quelque chose de particulièrement sympathique ; son teint basané pouvait le faire prendre pour un Africain, mais sa tournure élégante affirmait une origine française ; son regard vif & pénétrant brillait sous de longs cils & ses cheveux noirs blanchissaient sur les tempes.

La marquise dit en souriant :

« Nous allons dîner, mon enfant, avec un sauvage qui a mangé des hommes & des femmes : il nous racontera cela au dessert.

Le sauvage salua Bianca & fixa sur elle ses grands yeux perçants. La fixité de ce regard n'effraya pas la jeune fille, car, à défaut de douceur, une mâle franchise rayonnait sur le visage de l'étranger.

— Ma tante, dit-il enfin, vous avez une étrange manière de présenter votre neveu. Veux-je dire, au moins, que je suis un sauvage né de parents civilisés.

— Le comte Gaston de Savignac, reprit la marquise, avec une nuance d'ironie & d'aigreur, le fils de mon frère, qui depuis quinze ans habite l'Afrique l'Asie & l'Océanie ! Il a fait bâtir un hôtel à la nouvelle Guinée & une villa au Congo »

On annonça le dîner, & le sauvage mangea, avec une fourchette, de la viande qui n'était pas tout à fait crue ; quoiqu'il eût les usages du meilleur monde il y avait en lui un cachet particulier ; on sentait que son existence n'avait pas été une existence ordinaire ; les grandes scènes dramatiques auxquelles il avait assisté au milieu des déserts & des tem-

pêtes de l'Océan, avaient laissé leur empreinte sur son esprit & sur son âme.

Quand les habitués de la marquise virent monsieur de Savignac, ils l'entourèrent & se récrièrent sur son arrivée inattendue, alors qu'on croyait ne le revoir jamais. Les uns le reconnaissaient après quinze ans d'absence, les autres l'examinaient comme on examine un original dont on a beaucoup entendu parler. Le sauvage, impatienté du bruit qui se faisait autour de lui, alla s'asseoir devant une fenêtre, sur une chaise isolée & prit l'attitude d'un homme qui veut se soustraire au contact d'un public importun. Il se trouva juste en face du piano & quand il entendit le chant de Bianca, ses yeux étincelèrent, & il ne quitta pas son poste en dépit des efforts que fit sa tante pour l'arracher à la contemplation où il se plongeait avec délices. Bianca s'aperçut de la contrariété qu'éprouvait la marquise & elle en fut froissée ; la souffrance qu'elle ressentit imprima à sa voix une surexcitation nerveuse qui lui donna encore plus de puissance attractive qu'à l'ordinaire : elle se surpassa !

Le vendredi suivant Bianca ne trouva pas le sauvage chez madame de Sillery, il ne fût pas question de lui ; la marquise avait repris son abandon ordinaire, mais son front se rembrunit quand, après le dîner, elle vit son neveu installé au coin du feu, comme un homme décidé à jouir d'une agréable intimité, en attendant l'arrivée des invités. Elle lui lança un regard irrité qui ne parut en rien le troubler, & entre les deux femmes silencieuses, il se mit à causer en éparpillant les étincelles d'un esprit original ; il racontait ses voyages, établissant des comparaisons entre les mœurs des peuplades incultes & celles de notre pays, comparaisons qui se terminaient toujours en faveur des nations primitives ; il soutenait que l'éducation des masses altère la nature & développe les mauvais instincts sans réprimer autre chose que les élans généreux, & il plaidait la cause des sauvages avec un entrain qui amusait Bianca en dépit d'elle-même & en dépit de l'impatience témoignée sans déguisement par la marquise.

Il faut dire que Gaston de Savignac avait été l'espoir & le tourment de madame de Sillery. N'ayant pas d'enfant, elle s'était attachée à lui, & avait espéré que l'orphelin, docile à ses conseils, épouserait gentiment une riche héritière après avoir pris rang dans les ambassades & rapporté des décorations conquises, sans effusion de sang, dans toutes les cours de l'Europe.

Elle avait rêvé que, dans sa vieillesse, elle pourrait se croire grand-mère en voyant naître & grandir ses petits-neveux autour d'elle. Assurément ces rêves étaient sages & dignes d'un cœur tendre ; mais le sauvage n'avait pas adopté le programme de la douairière, & aussitôt qu'il fut majeur, il se mit en route pour faire le tour du monde ; il revint une fois à Paris, mais se sauva bien vite pour se soustraire aux entreprises matrimoniales de sa

tante, & depuis lors, dix années s'écoulèrent sans que la marquise revît son neveu ; elle qualifiait de vagabondages ses excursions artistiques à travers le monde, sans chercher à se rendre compte des goûts & des motifs qui dirigeaient la vie de Gaston, & elle le blâmait simplement parce qu'il n'avait pas suivi la ligne de conduite qu'elle avait, d'avance, tracée pour lui. Dès le retour de celui qu'elle appelait l'enfant prodigue quoiqu'il n'eût jamais entamé son patrimoine, elle reprit le cours de ses projets, & résolut d'empêcher Gaston de continuer ses explorations dans les forêts vierges, en le rivant par une chaîne d'or dans le vieux faubourg ; & voilà qu'au moment de faire défiler des héritières sous les yeux de son neveu, le sauvage, rebelle à toute idée raisonnable, osait fixer ses regards sur une maîtresse de musique, car avec son instinct de femme & son expérience de douairière, madame de Sillery s'était aperçue, dès le premier coup d'œil, que Bianca avait fait une profonde impression sur son neveu.

Quand mademoiselle de Brégis chanta, Gaston de Savignac reprit la place qu'il occupait la semaine précédente, & resta en extase devant la jeune fille, sans faire plus attention aux gens qui l'entouraient que s'il eût été dans un désert de l'Océanie ; & les vendredis se succédèrent les uns aux autres sans amener la moindre modification dans son attitude. La marquise changea tellement sa manière de recevoir sa protégée que Bianca, blessée dans sa dignité, lui dit un jour que le nombre de ses leçons ne lui permettait plus d'accepter son hospitalité & que désormais au lieu de venir dîner le vendredi chez elle, elle arriverait seulement à dix heures du soir pour chanter. La marquise qui sentait qu'elle était injuste & cruelle envers Bianca insista pour que les habitudes prises ne fussent pas changées & retrouva pour la convaincre les douces paroles d'autrefois ; mais la résolution de la jeune fille offensée fut irrévocable. Deux fois même pendant l'hiver, elle écrivit à madame de Sillery que, se trouvant souffrante, elle ne pouvait pas chanter ; alors un concert de regrets & d'éloges remplaçait le concert dont Bianca faisait à elle seule tous les frais, & en entendant ainsi parler de mademoiselle de Brégis les yeux du sauvage brillaient comme des diamants noirs.

La marquise quittait Paris à la fin de juin : quelques jours avant son départ, le sauvage entra un matin chez elle & après avoir échangé quelques paroles insignifiantes, il s'empara d'un tricot posé sur le panier à ouvrage de sa tante, en arracha les aiguilles, & se mit à tirer sur la laine de manière à anéantir le travail.

« Pardon, dit-il, s'apercevant, en entendant les cris de madame de Sillery, qu'il venait de commettre un dégât, je ne sais ce que je fais, car j'ai, chère tante, quelque chose à vous demander ; je prévois que vous ne me l'accorderez pas de bon cœur & mon discours m'embarrasse. »

La marquise, qui prévoyait tout, ne répondit rien. Gaston continua :

« J'ai l'intention d'épouser mademoiselle de Brégis, & je serais reconnaissant envers vous si vous consentiez à demander sa main pour moi. »

La marquise, pâle & menaçante, regarda d'abord son neveu sans qu'une seule parole sortit de ses lèvres contractées par la colère.

« J'avais deviné depuis longtemps, dit-elle, que votre cerveau malade nourrissait ce projet insensé, mais je ne supposais pas que vous auriez l'audace de vous adresser à moi pour le mettre à exécution. »

— Jeme suis adressé à vous, ma tante, parce que je trouvais que c'était de ma part un procédé plus respectueux, mais vous comprenez que, à trente cinq ans, je suis assez grand pour faire mes affaires tout seul, répondit monsieur de Savignac en se levant & saluant profondément la marquise.

— Gaston ! s'écria-t-elle en l'arrêtant d'un geste impérieux, écoutez-moi ! Vous ne ferez pas une semblable folie ; non, vous ne la ferez pas, c'est impossible ! L'ombre de votre père se dresserait entre vous & Elle ! Je vous ai aimé comme si vous étiez mon fils ; vous êtes mon héritier, mon espoir, le représentant du nom que j'ai porté ! Oh ! je vous en prie, ne joignez pas cette folie irréparable à toutes celles que vous avez faites déjà.

— Expliquons-nous, ma tante, dit tranquillement monsieur de Savignac : quelles sont les folies que vous me reprochez ? »

La marquise, interdite, balbutia les mots de voyages excentriques et de jeunesse perdue.

— Je ne crois pas avoir perdu mon temps, reprit Gaston, car j'ai vu & appris beaucoup de choses ; ma fortune est intacte, & je n'ai jamais commis aucune action dont je puisse rougir. Serai-je bien certain d'avoir marché aussi droit, si j'avais toujours marché sur le brûlant pavé de Paris ? Aujourd'hui, je choisis une femme belle, intelligente & sage, née dans le monde auquel j'appartiens moi-même, & vous me reprochez injustement de faire un mauvais choix.

— Bianca est charmante, c'est vrai, je l'aime & je l'estime ; mais enfin le métier qu'elle fait depuis trois ans l'a déclassée.

— Cela dépend de la façon de juger les choses ; moi, je trouve que ce métier l'a classée au nombre des femmes remarquables ; on épouse ordinairement une jeune fille sans savoir ce qu'elle vaut, tandis que j'ai la preuve de la valeur incontestable de mademoiselle de Brégis.

— Êtes-vous irrévocablement décidé, Gaston ?

— Irrévocablement, ma tante.

— Je vous prévins que ma succession passera tout entière à des hôpitaux.

— Vous êtes parfaitement libre de disposer de votre fortune ; on ne doit compte de son héritage qu'à ses enfants, & je n'en resterai pas moins votre neveu respectueusement affectionné.

— Ma porte vous sera fermée.

— Mon cœur ne le sera pas, & le souvenir de

vos bontés passées ne s'effacera jamais de ma mémoire. »

Le sauvage, en quittant sa tante, se rendit rue de Morny.

Jamais il n'avait franchi le seuil de la demeure de Bianca, & il fut frappé de l'élégance qui y régnait. La négresse l'introduisit auprès de madame de Brégis, qui, étendue sur son divan, essayait de faire quelques points de tapisserie.

« Madame, lui dit-il, je suis le comte de Savignac, neveu de la marquise de Sillery; j'aime mademoiselle Blanche de Brégis, & j'ai l'honneur de vous demander sa main. »

La créole resta d'abord étourdie par cette révélation inattendue.

« Monsieur, répondit-elle, je serais heureuse de voir ma fille se marier; mais elle a vingt-trois ans, & c'est à elle seule qu'il appartient de décider de son sort; je lui transmettrai votre demande, & j'espère que sa réponse sera telle que je la désire. »

Le sauvage quitta aussitôt madame de Brégis, laissant sur sa table une carte de visite, car encore fallait-il donner son adresse.

Quand Bianca entra au logis, sa mère était dans une grande agitation, & elle-même fut profondément émue en apprenant ce qui s'était passé. Elle avait deviné, depuis longtemps, que le sauvage l'aimait, mais elle ne croyait pas que, bravant les calculs & les préjugés du monde, il pensait à l'épouser. Une fervente reconnaissance envahissait son âme.

« Tu veux bien, n'est-ce pas, ma fille? dit madame de Brégis.

— Je veux causer seule avec monsieur de Savignac, chère mère, & de cet entretien dépendra ma réponse. »

Dominica alla dire au sauvage que, le lendemain, qui était un dimanche, *petite maîtresse* l'attendrait à l'heure qu'il lui conviendrait de choisir.

Le lendemain, Gaston se présentait, à midi, rue de Morny, & s'il l'avait osé, il se fût présenté à six heures du matin.

Bianca l'attendait dans le salon qu'il avait traversé la veille; elle était entourée des plantes qui, dans son pays, croissent en pleine terre, & que la négresse cultivait avec amour, croyant, en les voyant, revoir *le beau pays du soleil*.

Bianca accueillit le sauvage avec un doux sourire & en lui tendant la main.

« Me la donnez-vous pour toujours? dit-il en la portant à ses lèvres.

— Pour toujours, si vous le voulez, mais pas à présent.

— Pas à présent! Et quand donc?

— Dans quelques années; car, avant de me marier, j'ai une mission à accomplir.

— Laquelle?

— Il faut assurer à ma mère un avenir indépendant.

— Eh! ne suis-je pas là, s'écria Gaston, & ne

comprenez-vous pas qu'en devenant votre mari je deviens son fils.

— Je le comprends, & je compte sur votre affection pour elle; mais je n'entends pas entrer en mendiant sous votre toit, traînant à ma suite une mère qui serait à votre charge. Pardonnez-moi un sentiment d'orgueil qui vous paraîtrait simplement un sentiment d'honneur si vous étiez à ma place. J'entends vous apporter une dot équivalente à mes dépenses personnelles, & créer à ma mère une petite fortune qui lui permette de vivre près de nous, avec nous, si vous le voulez bien, mais sans qu'elle ait jamais recours à votre générosité. Ma décision à cet égard est immuable, n'essayez pas de la changer.

— Mais vous allez me faire attendre pendant dix ans.

— J'espère que non, car je gagne beaucoup d'argent: depuis trois ans, j'ai pu économiser soixante mille francs, & encore la première année j'avais des dettes à payer & un mobilier à acheter. Je vais désormais travailler avec plus d'ardeur encore, si vous voulez m'attendre, puisque je verrai le bonheur à l'horizon, moi qui n'y voyais plus que l'isolement.

— Mais quelle fortune voulez-vous donc amasser?

— Je veux avoir, pour ma mère et pour moi, deux cent mille francs avant de réunir nos existences à la vôtre. Retournez dans les pays sauvages que vous aimez, ce sera un moyen sûr d'éprouver votre affection, & si elle résiste à l'absence, nous serons bien certains tous deux que vous ne vous êtes pas trompé.

— Renoncez à un projet insensé, reprit Gaston; votre délicatesse exagérée fera notre malheur! J'ai cinquante mille francs de rente, n'y a-t-il pas là part pour trois, et pour que votre mère soit complètement indépendante, je lui assurerai une rente dont vous fixerez vous-même le chiffre.

— Merci, mais ma mère ne peut rien accepter que de moi seule.

— J'ai trente-cinq ans, mes cheveux blanchissent déjà, ne me condamnez pas à vieillir sans vous & loin de vous, car il vous faudra au moins six à sept ans pour gagner cette somme.

— Et alors j'aurai trente ans, & vous ne serez pas charmé d'épouser une vieille fille; mais il y aurait un moyen de tout concilier, si le parti que je désire prendre ne blesse ni votre amour-propre ni votre susceptibilité: on m'offre, en ce moment, de me joindre à quelques artistes qui donneront des concerts dans toutes les capitales de l'Europe; le directeur m'offre vingt mille francs par trimestre, & la tournée doit durer une année; mais, parfois, c'est le théâtre qui sert de salle de concert, & les représentations sont publiques. Rougiriez-vous de votre femme si elle avait chanté ainsi?

Le sauvage resta un instant sans répondre.

« Non dit-il enfin, & je vous conseille même de prendre ce parti, car c'est le chemin le plus court

pour arriver au but que vous voulez absolument atteindre; mais je poserais une condition, ou plutôt je vous adresserai une prière: Je désire à dater de ce jour, être votre fiancé aux yeux de tous & avoir le droit de vous suivre & de vous protéger.

— J'accepte votre protection à dater d'aujourd'hui & pour toujours, répondit Bianca.

— Consentez à devenir ma femme & je vous jure de vous laisser ensuite gagner votre dot.

— Non reprit-elle, c'est inutile d'insister; je veux vous l'apporter en mariage, ma volonté est immuable.

Un mois après, Bianca partait pour Londres; madame de Brégis s'était décidée sans peine à entreprendre un voyage dont les soins de sa fille & ceux de monsieur de Savignac devaient anéantir les ennuis.

Bianca eut à Londres un succès prodigieux, & le public devant lequel elle se présentait était plus nombreux, mais ne différait guère du public des salons aux applaudissements duquel elle était habituée; aussi, ses débuts n'eurent-ils rien de pénible. Son histoire, comme à Paris, l'avait précédée à Londres: on savait que sous la double protection de sa mère & d'un riche fiancé, elle voulait gagner une dot, & la nouveauté de cette situation excitait la curiosité; elle se tenait à l'écart des autres artistes qu'elle ne rencontrait qu'aux heures des représentations. Son talent avait grandi depuis trois ans & surprenait autant qu'il charmait, car il y avait dans sa voix deux variations distinctes; tantôt elle se prêtait aux combinaisons musicales les plus savantes, & tantôt elle ressemblait au chant d'un oiseau qui gazouille à l'aventure. Elle fut acclamée, redemandée; son triomphe dépassa tous les triomphes précédents; les fleurs tombaient à ses pieds & au concert suivant le directeur refusa trois fois plus de billets qu'il ne pouvait en donner, aussi resta-t-il à Londres pendant un mois au lieu d'y rester quinze jours, comme il en avait d'abord le projet.

De Londres, Bianca se rendit à Bruxelles, à La Haye, à Berlin, à Vienne, à Saint-Petersbourg, & ce fut en Russie surtout qu'on lui témoigna un enthousiasme porté à son comble. Elle fut préférée à toutes les chanteuses françaises & italiennes entendues jusque-là; on lui fit, pour entrer au théâtre, des propositions prodigieuses, qu'elle refusa, car elle était bien décidée à ne pas franchir, même pour des monceaux d'or, la barrière qui sépare l'artiste de la comédienne.

Dans chaque capitale où elle séjournait, le public voulait lui offrir des cadeaux, mais elle n'en accepta jamais que des souverains; il est vrai que leurs dons suffirent pour former un écrin plus riche que celui d'une princesse & pourtant jamais un diamant ne brillait à son cou ni sur sa tête, car elle voulait attendre le jour de son mariage pour se parer des glorieux souvenirs de sa vie d'artiste, & le sauvage, loin de souffrir de la situation exceptionnelle de sa fiancée, s'attachait à elle avec plus

de ferveur en voyant l'enthousiasme qu'elle inspirait.

Tous deux, avant de quitter Paris, avaient éprouvé un vif chagrin en perdant l'affection de madame de Sillery; Bianca avait l'esprit trop élevé & trop indépendant pour se laisser influencer par une volonté dont elle ne reconnaissait ni le droit ni la justice; elle comprenait bien que monsieur de Savignac était arrivé à un âge où un homme dispose de lui-même, mais l'implacable ressentiment de cette femme si éminemment aimable & à laquelle elle devait le commencement de sa carrière, lui causait une peine que le temps n'affaiblissait pas. Toute correspondance avait cessé, & tous liens semblaient à jamais rompus entre la tante & le neveu.

L'année touchait à son terme, & c'était à Rome que devaient avoir lieu les derniers concerts. Ma dame de Brégis se sentit renaître sous ce soleil qui lui rappelait les moins ardents rayons du soleil de son pays, & comme plusieurs fois Bianca avait exprimé à Gaston la crainte de n'être pas bien accueillie à Paris; il lui offrit de venir habiter Rome après leur mariage, si la France était inhospitalière pour eux.

Le directeur de la troupe dont Bianca faisait partie lui proposa d'aller en Amérique, lui donnant si elle y consentait un bénéfice de dix mille francs par concert; elle accepta, & il congédia tous les autres artistes, sachant bien que Bianca lui suffisait pour réussir, & en effet son succès aux États-Unis fut immense, prodigieux! Non-seulement son talent merveilleux enivrait le public, mais encore cette jeune fille, portant un vieux nom de France & ayant l'aspect le plus aristocratique qui se puisse rêver, attirait la curiosité & les sympathies des républicains, disciples de Washington.

Les concerts se succédaient rapidement, & un matin Gaston arriva plus tôt qu'à l'ordinaire apportant les dix mille francs, gain de la veille.

« Je viens, dit-il, réclamer mon paiement.

— Quel paiement?

— Notre mariage immédiat.

— Notre mariage! Ici!

— Vous imaginez-vous donc, répondit-il en riant, qu'on ne se marie pas en Amérique? Vous m'avez promis que vous seriez ma femme quand vous auriez gagné deux cent mille francs: en quittant Paris, vous en aviez soixante mille; l'année dernière vous en avez gagné quatre-vingt mille, & n'en ayant dépensé que vingt mille, vous en avez encaissé soixante mille; depuis notre arrivée ici vous avez donné huit concerts à dix mille francs par concert; comptez votre capital & vous trouverez deux cent mille francs.

— C'est vrai, répondit Bianca, mais je suis engagée jusqu'à la fin de l'année.

— Eh bien! je suivrai ma femme comme j'ai suivi ma fiancée; j'ai votre parole & j'en exige l'exécution.

Ce fut à Washington que Blanche de Brégis

épousa Gaston de Savignac; elle était dans toute la splendeur de sa beauté, & le sauvage, quoiqu'un peu fatigué par ses longs voyages sous les tropiques & dans la mer glaciale, avait conservé un aspect très-séduisant.

La comtesse de Savignac tint l'engagement pris par mademoiselle de Brégis; elle parcourut encore l'Amérique du Nord pendant sept mois, & lorsqu'elle revint en Europe, elle avait une fortune personnelle de trois cent cinquante mille francs.

Avant de renoncer à habiter la France, Gaston voulut voir si l'on ferait à sa femme l'accueil qu'il avait le droit d'exiger pour elle. Il loua un appartement dont les propriétaires étaient absents, se réservant de choisir une installation définitive si le séjour de Paris lui était agréable.

A peine Gaston & sa femme étaient-ils arrivés qu'ils virent entrer chez eux madame de Silvery. Bianca se leva vivement, & la surprise lui arracha un cri; mais avant qu'elle eût eu le temps de revenir de cette surprise, elle se sentit embrassée par la marquise.

« Mon cher sauvage, dit-elle en se tournant vers son neveu, il faut pardonner aux gens d'autrefois de ne pas marcher aussi vite que le siècle; mes préjugés m'ont poussée à entraver votre bonheur, oubliez-le.

— Chère tante, s'écria Gaston, tout est oublié & si j'avais espéré que mes raisonnements arriveraient enfin jusqu'à votre cœur, soyez bien persuadée que je ne serais pas resté deux années sans vous écrire; mais je croyais ma cause perdue.

— Elle l'était en effet, mon enfant, quand vous m'avez quittée, mais lorsque j'ai vu que lord L. & le prince de X voulaient tous deux faire partager à Bianca leur immense fortune & lui faire porter des noms beaucoup plus illustres que le nôtre, alors seulement j'ai compris que mademoiselle de Brégis avait le droit de prendre place dans notre famille.

— Lord L., le prince de X, ma tante, mais jamais... »

* Gaston s'arrêta en voyant sa femme rougir sous le regard qu'il venait d'attacher sur elle.

« Madame la marquise, chère tante, dit Bianca, jamais Gaston n'a su cela. Mais qui donc a pu vous le dire? »

— A Paris, belle nièce, & surtout dans notre faubourg, on sait tout; des quatre coins de l'Europe, les nouvelles arrivent sur un fil électrique, vous ne pouvez donc pas nier avoir repoussé à Londres la demande de lord L., & à Saint-Petersbourg celle du prince de X.

— C'est vrai, ma tante, mais je ne l'avais pas dit à Gaston pour ne pas... l'ennuyer. »

A dater de ce jour, le comte & la comtesse de Savignac virent bien que toutes les portes leur seraient ouvertes, & ils achetèrent un charmant petit hôtel dans la rue François I^{er}.

Bianca n'est point importunée par le souvenir du temps où elle courait le cachet; elle en parle même quand l'occasion s'en trouve, & pour dire toute la vérité, elle a quelquefois regretté ses heures de triomphe; aussi elle chante volontiers chez elle, chez ses amis, & quand, en faveur des pauvres, on organise un concert, elle est toujours prête à y donner son entraînant concours; la charité a sans doute place dans son âme, mais le plaisir d'être applaudie n'en est pas non plus tout à fait absent.

Blanche a un fils vif, énergique, entreprenant comme son grand-père de Brégis & comme le sauvage; sa fille serait indolente comme elle l'a été dans son enfance, si on laissait l'origine créole dominer l'éducation française.

« Au paradis, disait-elle dernièrement, on doit toujours être couché dans un hamac comme bonne maman de Brégis.

— Non, lui répondit sa grand-mère, c'est, au contraire dans un lieu d'expiation que les inutiles & les incapables comme moi doivent être condamnés à voir le travail des autres sans y prendre part.

Et tandis que madame de Brégis caressait, de sa main toujours belle, la tête blonde de sa petite-fille, une larme coulait sur son visage.

Comtesse DE MIRABEAU.

LE MÉNAGE D'HENRIETTE

FIN.

X
LE RETOUR

LA vie, surtout chez les gens qui sont doués de quelque imagination, se passe toute à attendre; comme le malade dans le lit où il souffre, on attend toujours ce mieux décevant qui ne vient guère; enfant, on attend la

jeunesse; jeune & agité, on attend l'époque du calme & des jours pleinement heureux; malade, on attend la santé; pauvre, la fortune; vieux, on devrait attendre la mort, mais non, cet événement certain, inévitable, est le seul qu'on n'attende pas; on dévide toujours sa vie comme un écheveau qui trompe sur sa longueur, & aux derniers jours, on attend encore au lendemain. Vivre, c'est attendre;

Pauline l'éprouvait depuis qu'elle avait envoyé à Richard le *oui* qu'il réclamait, elle attendait. Ce fut d'abord avec un calme plein d'espoir : la lettre voyageait encore, elle n'était pas arrivée aux mains de Richard ; l'attente devint plus vive & plus émue à mesure que se rapprochait l'instant de l'arrivée ; elle consultait sans cesse les journaux & un livret Chaix qu'elle se trouvait posséder. Quel jour arrivait la malle des Indes ? Combien de temps les vaisseaux mettaient-ils à venir du bout du monde ? Combien de temps de Marseille à Paris ? de Paris à Lille ? Les heures d'arrivée étaient pour elle des heures d'émotion inexprimable ; souvent, elle allait s'apaiser auprès de la pauvre aïeule qui attendait aussi le dernier instant de bonheur qui lui fût réservé sur la terre. Elle ne parlait pas, mais une faible lueur brillait dans ses yeux ternes, ses mains desséchées tremblaient quand une voiture s'arrêtait brusquement à la porte. Pauline se levait, s'arrêtait & disait :

« C'est pour le magasin. »

Et ce mot si simple, si vulgaire les attristait toutes les deux.

Henriette & ses filles partageaient cette agitation : c'était un grand événement que le retour de Richard, son mariage & le nouveau départ qui devait suivre si vite un jour de fête ; les jeunes filles surtout s'en occupaient & s'en amusaient, & ces mêmes idées qui les faisaient sourire, réveillaient chez leur mère tous les souvenirs profonds & mélancoliques que lui avait laissés sa jeunesse.

L'époque où Richard aurait pu revenir était dépassée ; la malle des Indes avait franchi plus d'une fois l'Océan sans le ramener ; Pauline expliquait ce retard par les affaires à régler avant un long voyage ; elle n'était pas encore inquiète, mais sa gravité naturelle s'imprégnait de tristesse ; la longue attente use peu à peu la joie, & elle se disait parfois à elle-même qu'il lui faudrait du temps pour s'habituer au bonheur, hôte inconnu que ses vœux poursuivaient sans l'atteindre.

L'hiver était venu, & après une journée de tourmente & de pluie, le soir arrivé, madame Lethiers avait fait, comme d'habitude, baisser les stores épais de son magasin ; un bec de gaz laissait voir l'étalage de broderies & de dentelles, & à l'abri des regards curieux, la famille réunie travaillait dans une arrière-pièce.

Marie & Laure avaient alors, l'aînée dix-sept ans & la seconde seize ; elles se ressemblaient comme si elles eussent été jumelles ; toutes deux étaient grandes, sveltes, toutes deux avaient des yeux bruns & des cheveux blonds encore, mais qui devaient brunir ; elles travaillaient toutes deux avec zèle, mais ce que Laure faisait par attrait, Marie l'accomplissait par devoir, car elle avait le goût de l'étude ; la plume & le pinceau lui auraient plu davantage que l'aiguille, & Marcelle, qui pensait qu'il vaut mieux diriger certaines inclinations que de les contrarier durement, lui avait donné un talent qu'elle possédait elle-même & qui se

rapproche de l'art par l'imitation de la nature : Marie faisait des fleurs & ajoutait, par sa petite industrie, aux ressources de la maison. Elle montait en ce moment une belle couronne de mariée, pendant que Laure cousait une pelisse de nouveau-né & que leur mère coupait les pièces d'un beau trousseau. Pauline, qui habitait avec sa sœur depuis la mort de leur mère, mettait au net le journal de vente & disposait les notes pour la fin de l'année ; le silence régnait, mais ce n'était pas le silence que dictent la bouderie & l'aigreur, on était ami & uni, on se taisait & on pensait : Henriette, au passé vers lequel elle revenait invinciblement ; Laure, au travail du lendemain ; Marie, au journal d'Eugénie de Guérin qu'elle avait commencé & dont elle achèverait la lecture le dimanche ; Pauline pensait toujours au même objet & se demandait :

« L'année finira-t-elle sans qu'il revienne ? »

Autour d'elles tout était paisible ; un bon feu grondait dans la cheminée & cuisait en même temps les pommes du souper ; de vieux meubles, bien rangés & bien frottés décoraient la chambre ; un piano, présent de Marcelle, s'y était glissé ; entre les deux fenêtres, une Notre-Dame de la Treille, patronne de Lille, semblait regarder avec mansuétude la mère & les enfants ; aux pieds de l'image, on voyait des narcisses dans un verre ; il eût fallu les toucher pour se convaincre que la soie de leurs pétales n'était pas faite avec la sève, ni peinte par les rayons du soleil ; ces narcisses étaient l'œuvre de Marie.

La rue aussi était paisible ; on entendit, à huit heures, le pas des ouvriers qui sortaient d'une fabrique voisine, puis le silence se fit. Tout à coup la plume rapide de Pauline s'arrêta : on entendait un léger bruit de roues ; son oreille exercée distinguait un son particulier ; ce n'était pas une voiture, ni une charrette, c'était le haquet du chemin de fer. Un violent coup de sonnette fit lever la tête aux travailleuses. Pauline se dressa, en disant d'une voix étouffée :

« C'est lui ! »

La porte s'ouvrit, un homme entra, non pas Richard, mais Charles !

XI

RETOUR DES INDES OCCIDENTALES

Les jeunes filles restèrent immobiles ; Pauline, pâle, atterrée était retombée sur sa chaise ; Henriette, jetant son attirail de couture, s'était élancée au cou du voyageur.

« Mon ami ! mon ami ! disait-elle en le serrant dans ses bras ; oh ! quelle joie pour nous ! mes filles, embrassez donc votre père ! Charles ! vous nous revenez pour toujours ? »

Il l'embrassa avec émotion, & s'exasia en

voyant ses filles si grandes & si belles. Elles s'élançèrent avec effusion vers ce père tant regretté par leur mère & qui leur semblait apporter dans les plis de son manteau le bonheur envolé avec lui :

« Mes chères petites ! mes enfants ! répétait-il ; que vous êtes donc aimables & gentilles !... & ma pauvre vieille grand'mère, où est-elle ? vit-elle encore ? »

— Elle est là-haut, elle dort, ne la troublons pas, vous la verrez demain, répondit Henriette ; & nous attendons votre frère Richard. Oh ! il y a bien du nouveau ici ! »

Les questions, les réponses s'échangeaient avec rapidité, mêlées de serremments de mains du mari & de la femme. Pauline sortit sans que nul prît garde à son absence ; elle avait grand besoin de la liberté de sa chambre pour pleurer ce retour qui rendait Henriette si heureuse. Laure s'était esquivée pour aller préparer un petit repas à son père ; elle s'excusa, en le posant sur la table, sur l'exiguïté du menu.

« Tu plaisantes ? lui dit son père ; du bœuf froid, des salsifis, de la gelée, des pommes ! mais, c'est un régal des dieux ! Si j'avais eu des festins comme celui-là dans ces affreuses haciendas du Mexique, où l'on ne mange que du maïs, des pastèques & où on ne boit que du *pulque* (1), affreux ! affreux ! »

— Voilà de la bière, mon ami, de la bonne bière de Flandre, & du vin de Bordeaux.

— C'est excellent ! »

Il mangea & but, & pendant ce temps sa femme put le regarder à loisir. Les années, les voyages lointains, les privations avaient fait leur œuvre : cheveux éclaircis, yeux rougis, moustaches grises, teint bruni, basané comme celui d'un boucanier, taille courbée, mains endurcies, attitude fatiguée, d'accord avec des vêtements en mauvais état, tout annonçait que le pauvre Charles ne sortait pas vainqueur du combat. Il l'annonça lui-même :

« Mes pauvres enfants ! dit-il, ne croyez pas que je suis un père d'Amérique & que je reviens avec des rubis & des perles. Nenni, je n'ai pas une once d'or dans mes poches, quoique j'aie visité la Californie ; j'ai essayé de tout, j'ai travaillé partout ; j'ai trafiqué des cuirs au Chili, du coton dans les États du Sud, de l'huile minérale dans les États du Nord, des chevaux au Mexique, des marchandises françaises à la Havane, rien ne m'a réussi ; toujours la chance contraire ! L'affaire que j'abandonnais le lundi faute de succès, était reprise le mardi par un Anglais, un Allemand, un Chinois qui y trouvait une mine d'or, & ce fut toujours ainsi. Ajoutez à cela toutes les maladies possibles, la fièvre jaune à la Havane, le vomito negro au Texas ; toutes les variétés de fièvre, froide, chaude, intermittente, tremblante, aux États-Unis, & vous aurez l'idée d'un homme malheureux, ruiné, fatigué & qui a grand besoin de repos.

(1) Espèce d'eau-de-vie.

— Tu l'auras, cher père, avec nous ! dit Marie en lui baisant la main.

— Nous travaillerons, ajouta Laure, notre magasin a une bonne clientèle, mais nous ferons si bien qu'il acquerra la vogue. Tu verras, père chéri ! »

Henriette serra la main de son mari avec affection, & pourtant une certaine amertume s'insinuait dans son cœur en songeant à ses filles, jeunes, faibles encore, & dont la vie se continuerait dans un labeur éternel, sans dot, sans avenir & sans repos. Quoique les lettres de Charles ne lui eussent pas fait de grandes promesses, elle avait pourtant, sans se l'avouer, espéré mieux.

« Et Herbert ? demanda Charles en s'étendant dans le fauteuil que sa femme lui avait cédé.

— Il habite Paris.

— Toujours riche ?

— On le dit.

— Cela devait être ; il n'y a qu'heur & malheur en ce monde. Et ma cousine Marcelle ?

— Ah ! mon ami, que de services elle nous a rendus ! Quelle bonté persistante elle a eue pour nous !

— J'irai la voir demain. Et Richard ? que lui est-il donc arrivé ? »

L'histoire de Richard & de Pauline prit un certain développement ; la fatigue se faisait sentir, onze heures avaient déjà sonné, on se sépara. Les enfants remercièrent Dieu qui leur avait rendu leur père ; Henriette veilla longtemps, partagée entre la joie réelle qu'éprouvait son cœur affectueux & les inquiétudes que l'avenir éveillait en son esprit ; Pauline soupirait encore sur son chevet quand déjà tout le monde autour d'elle était endormi ; une romance que Richard aimait lui revenait sans cesse à l'esprit, & elle s'assoupit en répétant encore :

Si vous le revoyez, ce sera dans un songe,
Marguerite, fermez les yeux !

De bonne heure, & bien avant l'aube tardive d'un jour d'hiver, les deux jeunes filles, accoudées sur leur chevet, causaient du grand événement de la veille.

« Que je suis contente d'avoir papa ! dit Laure ; nous allons le rendre très-heureux, & lui faire oublier les mauvais jours, dis ? »

— Ah ! certes, & s'il faut travailler, eh bien ! on travaillera. Tiens, Laure, j'ai pensé cette nuit à ce que je pourrais bien faire, & il m'est venu à la pensée que je pourrais, le soir, fabriquer de grosses fleurs, tu sais ? de ces fleurs qui se vendent pour le mois de Marie & les autels de la Fête-Dieu. Jusqu'ici, je ne faisais que des fleurs fines, les plus ressemblantes à la nature, c'était une vanité d'artiste, mais si je puis gagner de l'argent autrement, je mettrai la vanité sous les pieds.

— Tu as bien raison. Et moi, je raccommode assez bien les dentelles, ne pourrais-je demander de l'ouvrage aux dames qui viennent chez nous ?

— Ma pauvre Laure, tu te fatigueras les yeux & la poitrine, dit Marie avec un soupir. Il faut parler de cela à maman.

— Oui; ne trouvais-tu pas que maman avait l'air un peu triste hier soir?

— Elle a eu si longtemps de la peine qu'elle a peine à avoir du plaisir.

— Nous tâcherons qu'elle s'y habitue. Tu te lèves?

— Oui, il est six heures. Allons à la messe, & puis nous ferons le déjeuner de papa.

— Que mangera-t-il?

— Si nous lui faisions du chocolat? il me semble qu'on doit prendre du chocolat au Mexique, & puis, nous consulterons ses goûts; il faut qu'il soit heureux avec nous, pauvre père! il a eu tant de misères & de fatigues!

— Oh! oui! il n'a plus droit au travail, mais au repos.

C'était bien ainsi que l'entendait Charles Le-thiers. Il avait épuisé dans ses longs voyages, dans ses tentatives infructueuses, dans des travaux stériles, tout ce qu'il avait d'énergie & de courage; il revenait vieilli, énervé, épuisé; il revenait sur-tout mécontent de la fortune & plein d'une secrète aigreur qui le rendait difficile & susceptible. Les premiers jours passés, dans sa famille furent doux & triomphants; sa grand'mère pleurait de joie en le voyant, ses filles n'étaient qu'attentions & caresses; Henriette, quels que fussent ses pressentiments sur l'avenir, lui témoignait une affection tendre & douce; Marcelle l'avait reçu avec amitié; seule, Pauline, qui ne l'avait jamais aimé, le traitait avec froideur ou, pour mieux dire, avec indifférence, car ses pensées étaient ailleurs. Charles, qui avait vécu si longtemps seul, abandonné & sans qu'un seul être lui témoignât quelque intérêt, jouit d'abord vivement de l'attachement qu'on lui prodiguait, il ne se lassait pas de causer avec ses enfants, de leur raconter ses pérégrinations de juif-errant; il se promenait en leur donnant le bras, il remarquait avec attention tous les changements que les années avaient opérés dans sa ville natale, s'extasiant devant la naissante basilique de Notre-Dame-de-la-Treille, examinant les grands jardins créés à l'imitation de Paris, comptant les maisons neuves & splendides, les magasins magnifiques qui ont donné à Lille le cachet des villes modernes; mais ces plaisirs, vifs au début, s'émoussèrent. Laure & Marie ne pouvaient se promener toujours.

« Il faut qu'elles soient au magasin, il faut qu'elles travaillent, dit un jour Henriette, & à ce mot, innocent & raisonnable le front de leur père se rembrunit. Elles se remirent à leur labeur accoutumé avec une ardeur nouvelle; il demeura oisif & ne sortit guère de la maison. Bientôt, le vide de sa vie l'accabla; l'ennui, l'humeur arrivèrent; la vue de sa femme & de ses enfants, courageusement occupées, l'agaçait & le fatiguait; il eût voulu les détourner de ce travail persévérant, & par une singulière inconséquence, il ne trouvait

pas que leur aiguille, toujours active, rapportât assez au budget de la famille. Cet homme, qui avait vécu misérable, qui avait rompu le pain de maïs avec les écorcheurs de la Plata, qui avait parfois mendié un asile dans les fermes du Mexique, qui avait mangé le porc & bu le vin des infimes auberges de Charlestown & de New-York, trouvait la table de la maison trop modeste pour ses goûts; il se plaignait, il boudait, & à la moindre observation de sa femme, la plus douce, la plus bénigne, le mot inévitable revenait :

« Je vous suis à charge, moi qui ne gagne rien, je partirai, vous le verrez, je partirai. »

Laure & Marie priaient, suppliaient, Henriette s'excusait; il fallait bien des efforts pour qu'un nouveau traité de paix se signât, sujet, hélas! comme tous les traités de son espèce, à se rompre promptement.

Henriette excusait sans cesse son mari, & ses filles, habituées à la croire, donnaient raison à leur mère contre la raison même. Marcelle seule recevait les confidences de la pauvre femme offensée & inquiète.

« Si encore, disait-elle, en nous faisant tous souffrir, il était heureux! mais non, mécontent des autres, il l'est aussi de lui-même, & je ne vois pas, ma chère, qu'il y ait rien au monde de plus affligeant qu'un sacrifice inutile.

— Le sera-t-il toujours?

— Dieu le sait!

— Et les affaires, ma chère Henriette?

— Elles vont aussi bien que possible; nous avons de grandes commandes, & pourtant, vous le dirai-je, plus qu'en aucun temps, j'ai peine à joindre les deux bouts. Le pauvre Charles ne s'en doute pas, il dérouté tous mes calculs. Je suis désolée.

— Chère amie, courage!

— Ce n'est pas pour moi que je m'afflige, Marcelle, croyez-le bien; mais ces pauvres enfants qui travaillent avec tant de cœur & d'énergie me font trop de peine.

— Vous devriez être charmée de les voir si vertueuses.

— Oui, mais vous savez? le chapitre de la *Nature et de la Grâce* (1) est l'histoire de notre cœur: nous n'aimons ni pour nous ni pour les nôtres ce qui est dur et rebutant. Le travail, sans avenir, n'est-il pas œuvre dure? J'avais espéré que mes filles auraient pu s'amasser une dot, se créer une vie indépendante, & maintenant tout est remis en question.

Henriette avait les larmes aux yeux en parlant ainsi, & Marcelle compatissait profondément à ses chagrins. Henriette était son œuvre; elle l'avait soutenue, fortifiée, éclairée; elle l'avait mise en possession de cette part de bonheur que le travail & la résignation peuvent donner à toute créature,

(1) Dans l'*Imitation*.

& voilà que cette austère félicité lui échappait ! L'arrivée de Charles, les exigences de son caractère troublaient cette existence paisible & ce cœur qui avait reconquis la paix. Qu'en ce moment où elle était toute à Henriette & à ses enfants, les secrètes folies de son imagination se perdaient dans le passé, combien elle se souvenait peu d'avoir aimé jadis l'homme qui affligeait son amie, & quelle erreur à ceux qui croient que les songes de l'aube influenceront toute la journée !

À côté d'Henriette troublée & triste, vivait Pauline, en proie à une inquiétude qui devenait du désespoir. Près de deux années s'étaient écoulées depuis le jour où elle avait fait dire à Richard qu'elle deviendrait sa femme ; deux ans d'attente, deux ans où l'impatience avait passé par toutes les phases d'une joie vive à une inexprimable douleur. Il n'était pas venu, il n'avait pas écrit, elle attendait encore ; son âme, violemment tendue, ne pouvait pas se défendre de cette idée fixe, & elle assistait, absorbée dans ses propres peines, aux scènes domestiques qui altéraient profondément le calme de sa famille.

C'était un matin, Henriette lisait haut le journal de la veille ; ses filles travaillaient au magasin ; Charles fumait en écoutant sa femme. car c'était là un de ses caprices ; elle arriva aux annonces & les parcourut en hâte, car elle désirait retourner à sa besogne : *Une maison à vendre... Un chien perdu... Une place de commis ; bons appointements ; on exige de bonnes références ; & elle finit sur ces dernières lignes, en regardant, par hasard, son mari. Il s'échauffa aussitôt :*

— Vous voudriez peut être que j'aille m'offrir à mon âge, pour remplir un emploi subalterne ?

— Mon ami, je n'y pense pas.

— Je vois bien que ma présence vous pèse ; vous attendiez mieux de mon retour... Désolé de ne pas pouvoir vous offrir tout l'or de la Californie !

— Mon cher Charles, que vos pensées sont injustes ! Votre retour m'a remplie de joie, & si seulement vous viviez content parmi nous, nous serions trop heureuses...

Marie entra au même instant dans la chambre, en disant :

— Une lettre pour ma tante Pauline : elle vient de bien loin.

— Est-ce de Richard ? se demanda Henriette, en regardant l'adresse surchargée de timbres & de signes cabalistiques. Ma sœur est sortie.

— Maman, la voilà ! elle rentre.

Pauline saisit la lettre d'un main tremblante, & pâlit en rompant le cachet. Elle lut quelques lignes, sans dire un seul mot, elle sortit précipitamment & monta dans la chambre de l'aïeule. Henriette hésita une seconde, mais elle avait vu dans le rapide regard de Pauline tant d'effroi & de douleur, qu'elle la suivit, & en montant l'escalier, elle entendit des cris étouffés.

Pauline était à genoux auprès de la paralytique & cachait son visage entre ses bras ; elle essayait

d'étouffer des cris & des sanglots, mais ils lui échappaient ; la vieille dame la regardait en silence, avec une figure navrée, & des pleurs, qu'elle ne pouvait essuyer, roulaient sur ses joues creuses. La lettre gisait par terre. Henriette la ramassa : trois papiers étaient renfermés dans l'enveloppe ; le premier portait quelques lignes presque illisibles :

« Pauline, je n'irai pas en Europe, je meurs.
» Adieu, adieu... Vous ne m'oublierez pas... je vous
» ai tant aimée... au ciel....

» RICHARD. »

Une seconde lettre, d'une écriture inconnue, disait ceci :

« Mademoiselle,

« Nommé par M. Richard Lethiers, mon ami,
» exécuteur testamentaire de ses dernières volontés,
» je vous adresse copie de son testament par lequel
» il vous fait sa légataire universelle. Sous peu, je
» vous rendrai mes comptes, en vous adressant les
» valeurs qui vous appartiennent. Notre ami a suc-
» combé à une attaque de choléra, au moment de
» s'embarquer pour l'Europe.

» Daignez agréer, Mademoiselle, avec mes sentiments de condoléance, l'expression de mon
» profond respect. »

» Felipe VARGAS,

» Consul de France, à Manille. »

L'acte de décès de Richard Lethiers, une copie en forme de ses dernières volontés se trouvaient joints à cette lettre. Une erreur dans l'adresse avait fait errer pendant plusieurs mois ces cruels renseignements.

— O ma sœur ! ma pauvre sœur ! s'écria Henriette, en se mettant à genoux près d'elle pour l'embrasser. Pauline détourna la tête & se réfugia de plus près dans les bras de l'aïeule.

— Il est mort ! il est mort ! disait-elle d'une voix brisée ; ô grand'mère, nous ne l'attendrons plus !

Elles pleurèrent ensemble, longtemps, avec une amertume inexprimable. Les enfants d'Henriette, accourues, pleuraient aussi de la douleur des autres ; Charles paraissait ému ; Laure toucha enfin le bras de sa mère & lui dit :

— Regardez, je vous prie, notre grand'mère, elle se trouve mal !

La secousse, trop violente, avait fait épancher la dernière goutte d'huile de la lampe ; Madame Lethiers se mourait dans les bras de la fiancée de son petit-fils. Le médecin & le prêtre accoururent. Elle reprit connaissance et sourit en voyant son confesseur et ses enfants. Depuis longtemps elle faisait l'apprentissage de la mort, son sévère aspect ne l'effrayait pas, elle qui s'appuyait sur son Dieu ! Elle reçut les sacrements avec un saint empressement, & rassemblant ses dernières forces, elle dit à Pauline :

— Soumettez-vous, mon enfant, à ce que veut

le bon Dieu, & surtout aimez-le ! Je vous bénis de tout mon cœur... & vous aussi, mes chers enfants... Vivez pour Dieu... Béni soit-il ! Je vais rejoindre mon cher petit-fils...

Elle vécut jusqu'au matin & s'éteignit doucement ; l'aube qui se levait illumina son visage flétri, au moment où l'âme, toujours jeune, venait de s'échapper.

XII

APRÈS LA MORT.

Elle tenait peu de place au foyer, la pauvre grand'mère, & pourtant elle y laissa un grand vide. Pauline cherchait en vain ce regard qui la comprenait toujours, ces rares paroles qui la consolait & qui, même au sein d'une incurable douleur, l'eussent peut-être apaisée ; les deux jeunes filles trouvaient la journée longue, depuis qu'il ne fallait plus soigner l'aïeule et monter à toute heure pour la visiter. A Henriette, elle faisait défaut aussi ; il y avait dans son cœur une affection, un respect, un dévouement sans emploi désormais. Pour Charles, c'était la dernière relique du passé qui s'évanouissait. Tous furent tristes, & ce chagrin s'ajouta aux chagrins particuliers que tous portaient au cœur. Henriette le sentit peser sur ses soucis d'argent & de ménage, Laure & Marie sur la peine que leur causait la figure pâle de leur mère, & Pauline, sur la ruine de ses espérances terrestres. Depuis que la triste nouvelle avait brisé son âme & la vie de son aïeule, elle s'isolait de plus en plus de sa famille, elle vivait dans sa chambre ou à l'église, et ne confiait à personne, ni sa douleur, ni ses vœux sur l'avenir.

Le temps coulait, les jours succédaient aux jours & la maison devenait de plus en plus sombre, reflet fidèle de l'humeur du maître, de l'époux & du père. Les trois femmes, douces par nature & patientes par vertu, ne s'insurgeaient pas contre les difficultés qu'il leur créait ; elles opposaient la bonté à ses plaintes & la raison à ses reproches, tout cela mitigé par l'amour d'Henriette & la tendre docilité de ses filles ; mais lorsque Charles irrité par l'inutilité de sa vie, avait contristé l'une d'elles, toutes en étaient affligées. Marie et Laure ne levaient plus les yeux, de peur que leur père ne leur infligeât un blâme involontaire ; Henriette, après quelque injustice de son mari, s'échappait & pleurerait un peu dans sa chambre ; elle avait besoin d'épanchement, il lui fallait ou les confidences de l'amitié ou les larmes solitaires, & quand Charles voyait les yeux rougis, il se fâchait encore, en disant :

« Je ne suis pas un tyran cependant ! »

Huit mois s'étaient passés déjà depuis la nouvelle de la mort de Richard & le legs universel

qu'il avait fait à Pauline n'était pas encore parvenu entre ses mains. Elle reçut enfin une lettre d'outre-mer ; elle l'ouvrit avec une silencieuse émotion, la lut & la ferma.

« Eh bien ? lui demanda Charles ; êtes-vous satisfaite ? »

Elle fixa sur lui un regard triste & surpris.

« Satisfaite, dit-elle ? »

— Je veux dire, la fortune de Richard est-elle considérable ? avez-vous lieu d'être contente, à part la question d'affection ?

— Oui, répondit-elle froidement, et, se levant, elle quitta la chambre.

— De grâce, reprit Henriette, ne lui parlez pas ainsi ! Vous ignorez, cher ami, combien elle aimait votre frère. »

Charles leva les épaules.

« Elle est aussi susceptible que tu es sentimentale, ma pauvre Henriette. Si elle s'est fâchée tout à l'heure, c'est que je l'interrogeais sur ses affaires dont elle entend restée seule maîtresse. Pourtant, l'héritage de mon frère me regarderait bien un peu, il me semble ! »

Pauline se montra plus silencieuse & plus triste que de coutume ; elle ne s'expliqua nullement sur le contenu de la lettre ; elle écrivait beaucoup & elle reçut plusieurs lettres qu'elle ne communiqua point à sa famille.

Un dimanche, après vêpres, elle entra dans le salon où Henriette se trouvait seule. Pauline s'assit à ses côtés, & après quelques paroles insignifiantes, dites d'un air distrait, elle lui prit la main. Henriette fut surprise ; une démonstration, une caresse étaient assez rares chez Pauline.

« Ma sœur, dit-elle, où sont Charles & les enfants ? »

— Chez Marcelle ; nous sommes seules à la maison.

— Ma chère Henriette, je voudrais te parler ; depuis plusieurs jours j'en cherchais l'occasion.

— Eh bien ! chère amie, je suis à tes ordres.

— Ma sœur, c'est un adieu que je veux te faire. Depuis la mort de Richard, je me suis bien consultée & je vois chaque jour davantage que le monde m'est odieux. La vie me deviendrait odieuse elle-même si je ne la consacrais à d'autres œuvres que mes occupations ordinaires, si je ne voyais pas un jour meilleur devant moi.

— Tu veux te faire religieuse !

— J'en suis bien peu digne, je le sais, mais Dieu agréera ma volonté, on me l'a assuré. J'irai là où on prie pour les morts & où l'on sert en même temps les pauvres ; n'est-ce pas le plus sage emploi que je puisse faire des années que je suis condamnée à vivre ?

— T'es-tu bien consultée ?

— Oui, & j'ai consulté un guide sûr. Je sens, d'ailleurs que je tomberais dans une douleur coupable si je restais ainsi oisive & livrée à une idée unique. Il me faut une règle, un travail, un but ; je les trouverai dans la vie religieuse ; je tâ-

cherai de faire du bien pour plaire à Dieu, pour apaiser mon pauvre cœur, pour soulager l'âme de Richard, si cette âme paie encore une dette dans un autre monde. Comprends-tu, ma sœur ?

— Oui, chère Pauline, je comprends que tu ne pouvais plus vivre parmi nous. Sois heureuse, ma bonne sœur, sois heureuse & prie bien pour nous ! »

Pauline s'attendrit; ses yeux brillants se voilèrent, elle embrassa Henriette, lui serra la main & dit enfin d'une voix plus basse :

— Je ne suis pas aimable avec toi, avec tes enfants, pardonne-moi, tu sais que je suis peu expansive, que j'ai besoin de solitude & de silence. Et puis, je l'avoue, la présence de ton mari me glaçait.

— Prie pour lui, chère sœur; je désire tant qu'il revienne à Dieu !

— Il aurait, en effet, besoin de conversion, répondit Pauline avec une certaine amertume. Il ne te rend pas heureuse.

— Que veux-tu ? les jours lui pèsent, il voit notre situation, voisine de la gêne, & il ne peut rien pour sa famille : n'est-ce pas là une pensée irritante ?

— Au moins, cette gêne, qui te rend souvent soucieuse, ma pauvre Henriette, je puis y obvier. J'ai déposé chez le notaire de notre mère ma donation de tout ce que je possède; elle est au nom de tes filles, car je l'avoue, je crains le goût et l'incapacité de Charles pour les affaires & je ne veux pas lui laisser ce capital entre les mains. La fortune de Richard vous revenait de droit; j'y joins le peu que je possédais; je donne à Marie, la filleule de Richard, le mobilier de ma chambre & je ne me suis réservé que la dot nécessaire pour entrer au couvent. Ne me remercie pas, chère Henriette, ce n'est là qu'un acte de justice. Puisses-tu être heureuse ainsi que tes enfants !

— Puisses-tu trouver la paix en Dieu, chère Pauline : tu nous écriras & tu penseras à nous ? rien ne peut nous désunir, puisque nous nous retrouverons en Dieu.

— Oui, toujours ! dût-on m'envoyer au bout du monde, en Asie, où mes sœurs futures ont une maison.

— Et tu désires y aller ? »

Pauline rougit & répondit :

« Comme Dieu voudra. »

Elle ajouta avec un faible sourire :

« J'ai pensé si souvent à l'Orient, j'y ai tant vécu en idée, qu'il me semble qu'il y a là pour moi une seconde patrie. Comme Dieu voudra toutefois. »

XIII

LE CONSEIL DE MARCELLE.

« Ma cousine ! »

Charles Lethiers était depuis une demi-heure en

visite chez sa cousine Marcelle. Il avait examiné sa collection de jacinthes, il avait donné ses conseils pour la restauration d'un pignon, ébranlé par les vents d'hiver, il avait parcouru le journal, agacé le chien, tisonné le feu, & enfin il s'adressa à Marcelle, qui tricotait paisiblement auprès d'une fenêtre. Elle leva la tête.

« Eh bien, Charles ? »

— Vous êtes l'amie intime d'Henriette, dites-moi la vérité. Se plaint-elle souvent de moi ?

— Vous avouez donc qu'elle en aurait bien le droit ?

— Vous ne me répondez pas ? se plaint-elle, oui ou non ?

— Non, elle ne se plaint pas, elle vous plaint, car elle pense que vous êtes malheureux. »

Il fit quelques tours dans la chambre, & reprit :

« Elle ne vous a pas dit qu'elle pleurait hier soir & avant-hier, & bien d'autres jours encore ? »

— Pas un mot.

— Eh bien ! ma foi, elle est plus sage & plus courageuse que je ne le pensais. Tenez, ma cousine, vous êtes mon amie d'enfance, il faut que je me confesse à vous, je suis horriblement mécontent de moi. Depuis hier, les larmes de cette pauvre Henriette me pèsent sur le cœur, l'air triste de mes enfants m'afflige, je ne suis pas un méchant homme, & pourtant, je fais pleurer ma femme & mes filles, qui sont de parfaites créatures. Mon caractère m'emporte; je m'ennuie, tout me déplaît, je donne des coups de boutoir, de ci, de là, & ces pauvres femmes, qui ne voient pas le fond du cœur, me croient sans âme & sans amitié.

— Mais, Charles, je vous croyais plus content, plus tranquille depuis que Pauline vous avait donné...

— Ce don, je pourrais dire cette restitution, a certainement calmé les inquiétudes d'Henriette sur l'avenir, mais pour moi, j'avoue que les méfiances de ma chère belle-sœur ne m'ont pas fait plaisir. Vous conviendrez, Marcelle, que cet événement ne change pas ma position envers ma femme : je suis dépendant, toujours dépendant.

— Et vous le lui faites sentir, vous l'avouez vous-même. Nous en étions à vos torts.

— Je confesse que je n'ai pas le caractère facile; je me fâche, je ne saurais dire pourquoi, mais je me fâche... & Henriette, qui était impatiente autrefois, me répond avec une douceur, que j'admire, tout en pestant contre elle & contre moi-même.

— Et Henriette pleure lorsqu'elle croit que vous ne la voyez pas.

— Oui, elle est restée fort sensible en devenant patiente, cela m'étonne. Quand je la vois pleurer, bien des souvenirs me reviennent, elle était si gentille au début de notre mariage, & elle est si bonne maintenant ! & mes filles que j'attriste, & qui sont de vrais petits anges ! leur mère ne leur a appris que respect & amitié pour leur vieux père d'Amérique... Tout cela me tourmente, je ne suis

pas content de moi, & je vous prie de dire à Henriette, vous qui êtes son amie, qu'elle pardonne aux saillies de mon caractère... Dix ans de malheur ne m'ont pas limé les ongles. »

Marcelle fut touchée de cette confession ; elle tendit la main à Charles & lui dit avec amitié :

« Je ferai votre commission, & d'avance, je vous assure du pardon & de l'amour d'Henriette. Quant à l'amélioration que vous avez remarquée en elle, souffrez que je vous dise qu'à mesure que vous vous éloigniez de Dieu, votre femme s'en rapprochait, & que c'est à la religion qu'elle & vos filles doivent ce qui vous plaît, la douceur, le support & le respect.

— Vous croyez, ma cousine ?

— Je le crois. Et pensez-vous vous-même que, sans l'Évangile & la Croix, une jeune femme eût pu supporter la misère & le délaissement, comme l'a fait Henriette ? »

Il ne répondit rien, elle changea le tour de la conversation, & ils se quittèrent bientôt. Elle le revit quelques jours après, il ne lui parut pas changé, la brusquerie de son langage, l'irritabilité de son caractère restaient les mêmes, & elle soupira, en disant avec le vieux Cornéille :

Ce bienheureux moment n'est pas encore venu.

Pourtant, la semence germe parfois dans la terre sans que le laboureur s'en doute. Une nuit d'insomnie avait fatigué Charles ; il se souvenait avec regret d'une scène fort injuste qu'il avait faite, la veille, à sa femme, & inquiet, mécontent, il se leva & sortit, attiré par la beauté d'une matinée d'avril. Quelques tours sur l'Esplanade calmèrent l'agitation de son sang ; une fraîcheur délicieuse régnait sous l'ombrage naissant des grands tilleuls, le brouillard se levait lentement sur la ville, le mouvement recommençait, les cloches des Carmélites et des Franciscaines tintaient la première messe, & Charles revint à pas lents vers sa maison ; des souvenirs doux remplissaient son âme, il pensait à sa femme qu'il avait rencontrée dans ces allées, jeune alors, joyeuse, charmante ; à ses filles

qui avaient essayé là leurs premiers pas, il s'aventurait vers l'église de Sainte-Catherine où il s'était marié & il eut l'idée d'y rentrer. Rien de plus calme & de plus recueilli ; on n'entendait que la voix grave d'un prêtre qui disait la messe à l'autel de Notre-Dame-de-la-Treille ; un rayon de soleil faisait resplendir le magnifique tableau de Rubens placé sur le maître-autel, & prêtait une vie surnaturelle à la figure de la Vierge martyre, pâle & fière entre ses bourreaux. Charles se mit à genoux, & pour la première fois depuis bien longtemps, il entendit la messe, il pria, il adora. A la communion, plusieurs personnes approchèrent de la Sainte Table, parmi elles, recueillies, ferventes, s'avançaient Henriette & sa fille aînée. Charles les vit, & il fut frappé de la sereine modestie de sa fille & de l'expression de bonheur qui resplendissait sur les traits de sa femme. Il ne lui avait jamais vu ce visage-là.

Il réfléchit beaucoup toute la journée, & le soir il dit à sa femme :

— Serais-tu contente si je faisais mes Pâques à côté de toi, cette année-ci ?

Aujourd'hui, Madame Henriette Lethiers n'est pas heureuse à l'église seulement. Son mari, devenu religieux, est devenu, en même temps, très-charitable ; il s'occupe des pauvres, & Marcelle ne le laisse pas chômer de bonnes œuvres. Or, rien n'adoucit le caractère & ne remplit le cœur comme la vue & le soin des pauvres ; Dieu a attaché à l'aumône une suavité qui se répand, comme un parfum, sur toute la vie. Laure & Marie travaillent, prient, étudient & se trouvent si parfaitement contentes que le désir du mariage ne leur vient pas. Pauline est religieuse à Shang-Haï ; elle a goûté dans le sacrifice des biens créés, un bonheur austère, tissu d'espérance & de charité. Marcelle jouit de la félicité de ses amis, & elle revient volontiers à une idée qu'elle a fréquemment exprimée, que la femme est la pierre angulaire de la famille, qu'elle est supérieure à l'homme, parce que, plus que lui, elle est capable de dévouement, de patience & d'abnégation.

MATHILDE BOURDON.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

BIFTECK AU BEURRE D'ANCHOIS

Pour un bifteck ordinaire, ayez un anchois bien lavé, bien essuyé, pilez-le avec le dos du couteau, mêlez-le avec 40 grammes de beurre, passez au tamis & mettez ce beurre d'anchois sous le bifteck, grillé à feu vif.

CHOUX-FLEURS EN MAYONNAISE

Coupez les choux-fleurs en petits bouquets, faites-les cuire avec eau, beurre & sel, à très-petit feu, faites-les bien égoutter, dressez-les dans un petit saladier & couvrez-les d'une bonne sauce mayonnaise.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

ENFIN, chère Florence, voici presque toutes nos amies parisiennes rentrées au bercail ! Berthe seule nous manque ; car elle est devenue maman, pendant son exil, & la faiblesse du cher petit ange qui vient de naître ne permet pas à notre amie de l'exposer aux fatigues d'un retour à Paris avant quelques semaines.

Mais Adrienne, mais Julie, mais Marie, mais Thérèse & jusqu'à la petite Pauline y sont déjà, & hier dimanche, nous avons, toutes ensemble, & pour la première fois depuis un an, passé une bien agréable après-midi.

Bien agréable n'est pas précisément le mot convenable pour la circonstance, car nous sommes allées de compagnie visiter les ruines de l'infortuné Saint-Cloud !... Mais tu as compris n'est-ce pas, amie, qu'en employant cette épithète, je n'entendais parler que du plaisir que nous avions éprouvé à nous retrouver réunies, même pour un aussi triste pèlerinage.

Pauvre Saint-Cloud !... on allait autrefois en partie de plaisir visiter son palais, voir jouer ses grandes eaux, assister à ses jouissances foraines si célèbres dans la banlieue... & c'est presque encore en partie de plaisir que la curiosité des étrangers, le besoin de locomotion des Parisiens, le désœuvrement des oisifs amènent une foule si nombreuse devant ses décombres.

Et si tu savais, chère Florence, quel saisissant contraste existe entre ce pays dévasté & cette foule remuante, gazouillante, presque parée, qui, à l'arrivée de chaque train de chemin de fer, de chaque bateau à vapeur, de chaque omnibus, y débarque à flots pressés.

On en a le cœur serré ! non que cette foule ne se comporte avec toute la convenance, tout le respect désirables devant ces ruines ; mais parce que ce mouvement, ce va-&-vient, cette exubérance de vie fait mal, là où le feu & la mort ont laissé de si récentes & si déplorables traces. — Car tu n'as pas l'idée de cette désolation, chère amie !

Dans Paris, à côté d'un pan de mur abattu ou d'un monument incendié, on a un autre monument complètement intact, une rue populeuse, commerçante comme à l'ordinaire. — Et

puis à Paris, pour tout dire, nous avons vu depuis nombre d'années tant de démolitions, de gâchis, de décombres que, la stupeur des premiers jours passée, ces maisons entourées d'échafaudages, ces quartiers en voie rapide de reconstruction, ces édifices si bien déblayés, qu'ils ont perdu toute l'horreur du lendemain de leur désastre, ne provoquent déjà plus qu'accidentellement ces idées pénibles. On s'habitue à tout d'ailleurs, on y vit si vite, dans ce tourbillon de Paris, & l'on voit s'y succéder si rapidement tant de choses qu'en vérité, si proches qu'ils soient encore, ces terribles événements paraissent déjà bien lointains.

A Saint-Cloud, hélas ! impossible d'éprouver une impression analogue... Sauf l'église, demeurée debout comme par miracle, & continuant, quoique l'incendie & les obus aient fait ravage autour d'elle, à s'élever blanche, & radieuse sur tant de noirs décombres, tout est détruit, anéanti... Oui, de ce charmant pays, jadis si coquet sous sa verdure, de cette oasis tant aimée des paysagistes & des poètes, il ne reste rien, rien absolument, ni palais, ni villas élégantes, ni humbles maisonnettes ; les murs du palais sont encore sur pied, bien qu'un peu branlants & les beaux ombrages du parc existent toujours... mais les maisons du pauvre village !... non, pas une, je crois, n'est intacte ; toutes sont ouvertes par le canon, à droite, à gauche, en haut, en bas... On ne voit que débris, devant, derrière soi, sur le côté des rues, à l'horizon, en montant, en descendant !... Et quels détails pittoresques & navrants dans ces ruines abandonnées !..

Ici, c'est une couchette d'enfant, coupée en deux & encore appuyée contre un fragment de cheminée, au-dessus de laquelle est accroché un miroir étoilé par une balle...

Là, c'est une portion de cuisine, avec son poêle couvert de casseroles comme pour l'heure des repas... un torchon sale est appendu, en compagnie d'un panier à salade. Contre la muraille, une armoire éventrée par un obus laisse voir sur ses rayons brisées la vaisselle en miettes & des tessons de bouteilles...

Plus loin, c'est la rampe d'escalier d'une maison à six étages que la chaleur de l'incendie a tellement tordue & contournée, qu'elle a l'aspect d'un

gigantesque tire-bouchon s'enfonçant dans la terre.

Puis, c'est un débris de tenture de chambre à coucher conservant encore ses fraîches couleurs ; c'est un petit tableau-portrait bien regretté peut-être ! — suspendu dans les airs, à quelque pan de mur que le moindre vent violent fera écrouler... c'est... c'est... mille choses enfin trop longues à te décrire, ma chère Florence, mais qui me faisaient penser, bien qu'elles n'y ressemblent guère, à Herculanum & à Pompéi, alors qu'on en découvrit les restes.

Dans de petites constructions en planches, bariolées à l'algérienne, que de pauvres gens ont établies aupied même des ruines on vend à boire & à manger aux visiteurs de Saint-Cloud ; laviedans la mort !... une odeur de fruits & de pommes de terre frites s'en échappe incessamment, alléchante pour ceux qui ont faim, mais fort peu agréable pour ceux qui, comme nous, n'étaient pas dans le même cas !...

La grande allée du parc, celle qui mène à Sèvres, je crois, & où s'établissaient jadis les baraques de cette bruyante fête, si renommée pour ses mirlitons, est aussi peuplée de restaurants improvisés, petits cafés en plein vent, boutiques de pâtisseries, de confiseurs, de glaciers même !... cela donne encore à cette partie de Saint-Cloud un faux air de fête... mais plus loin, quelle morne tristesse, quel abandon !...

Le gazon des pelouses monte librement en graine, les mauvaises herbes poussent dans les allées, les feuilles mortes & les plantes aquatiques envahissent sans obstacle les pièces d'eau autrefois si transparentes...

Les soldats logés dans la caserne voisine du château, font même leur lessive dans les bassins de marbre ; & la mousse blanche de leur savon, s'y mêle pittoresquement avec les mousses vertes que la nature y forme. Ça & là, sur les vasques & les degrés de la grande cascade, sèchent au soleil les vareuses gros bleu, les pantalons rouges, voire même les chemises blanches des braves *lavandiers* dont quelques-uns vont s'étendre paresseusement à l'ombre des statues, toutes plus ou moins mutilées, qui ornent le parterre.

S'il t'en souvient, Florence, c'est dans ce parterre — aujourd'hui sans fleurs ! — qu'étaient ces magnifiques orangers plusieurs fois centenaires tant admirés par nous ? — Qu'étaient... *que sont*, devrais-je dire, car on les y a laissés ; mais hélas ! hélas ! eux aussi, les pauvres orangers ont suivi la fortune du palais qu'ils contribuaient à embellir ; ils sont morts de froid pendant ce désastreux hiver, & ils n'offrent plus à l'admiration des promeneurs que des branches décharnées semblables à des bras de squelettes !...

Nous voici tout près du palais, le jour & l'air y entrent comme chez eux, il n'y a plus de toit, de portes, ni de fenêtres !... Eh bien, vrai, amie, ce

n'est pas si triste que j'aurais cru, car un joyeux soleil se joue sur ce qui reste des sculptures précieuses & le ciel bleu apparaît derrière toutes les ouvertures béantes... mais les admirables galeries de Diane, d'Apollon, les splendides salons où s'étaient tant de chefs-d'œuvre artistiques : que sont-ils devenus ?...

Quelques Anglais — ou Américains, je ne sais trop — s'approchent, plus que la prudence ne le voudrait, de ces murailles chancelantes, dans l'espoir de découvrir parmi les décombres des débris de vaisselle ou d'autres épaves du château.

— C'est pas la peine d'vous exposer pour rien, bourgeois ! leur crient deux gamins à la mine avisée, — vous en trouverez à acheter, tant qu'vous voudrez, là-bas sur le pont... c'est mon cousin Gugusse qui les vend... & que c'est du vrai, encore !

Des jeunes filles & des petits enfants courent sous les grands arbres dont les plus beaux jonchent le sol ; ils font retentir ces lieux désolés des éclats argentins de leurs fraîches voix. Un vieux monsieur & une jeune dame cherchent le reste de leur société égarée dans le parc.

— Sans doute, ils ont voulu revoir l'emplacement de la lanterne de Démosthènes, où nous fîmes jadis un si joyeux déjeuner champêtre, vous vous en souvenez, grand-père ? vous sentez-vous assez fort pour aller un peu au devant d'eux ?...

Et ils s'éloignent, tandis que nous nous serrons émuës, les unes contre les autres, nous rappelant les fastes de ce pauvre palais en ruines & nous consumant en regrets inutiles sur ce qu'il était & n'est plus... Pendant ce temps, notre chère Louise, toujours pratique, a versé le contenu de sa bourse dans le tronc pour les incendiés, accroché à l'une des grilles.

Son charitable exemple est suivi, comme bien tu penses, par chacune de nous — celle-ci donne une grosse pièce, celle-là une modeste obole... mais Dieu, qui voit tout, appréciera de quel cœur les unes & les autres font leur petite offrande...

Enfin, après avoir erré mélancoliquement partout, nous nous décidons à quitter ces lieux si pleins de souvenirs, mais pas avant toutefois que Thérèse, cette grande sœur aussi instruite que dévouée, n'en ait fait un rapide historique à Pauline.

Elle lui raconta comment Saint-Cloud doit son nom à Clodoald, le seul des fils de Clodomir échappé au poignard de ses oncles, qui s'y réfugia enfant, & devenu grand, y fonda une abbaye au pied de laquelle s'éleva le joli village de Saint-Cloud.

Comment Henri III y fut assassiné par Jacques Clément, dans une maison de plaisance appartenant à la famille de Gondy, autrefois propriété de la reine Catherine de Médicis...

Comment cette même maison fut achetée plus tard, par le Cardinal Mazarin, au financier Heward pour le duc d'Orléans, frère de Louis XIV. Com-

ment y mourut *Madame*, la célèbre *Madame*, première femme de ce prince, au trépas subit de laquelle on doit une des plus admirables oraisons funèbres de notre grand Bossuet...

Comment, après avoir été embelli par la belle reine Marie-Antoinette, Saint-Cloud devint le théâtre du fameux 18 brumaire du général Bonaparte & plus tard, sa résidence impériale la plus aimée; ce qui n'empêcha pas, ou plutôt ce qui fut cause qu'en 1817, le général Blücher prit le plaisir brutal de coucher avec ses bottes crottées, dans le lit semé d'abeilles d'or de Napoléon vaincu, & de lâcher sa meute dans le délicieux boudoir de l'Impératrice.

Thérèse ajouta que Saint-Cloud fut restauré par le roi Louis-Philippe, puis habité par Napoléon III à son tour; & qu'enfin les Prussiens, pour les besoins de leur propre défense, venaient dans cette dernière invasion, de le réduire eux-mêmes en cendres... Pauvre, pauvre Saint-Cloud!... Pauline pleurait presque en écoutant la fin du récit de sa sœur...

Mais c'est le mien, Florence, qui doit te sembler interminable... Aussi je le finis au plus vite en t'assurant une fois de plus de mon inaltérable amitié.

JEANNE.

POST-SCRIPTUM

C'est encore moi, ma chère ! j'accomplis une promesse faite à notre petit lutin de Pauline.

Nous regagnions nos logis respectifs quand cette enfant gâtée s'approchant tout doucement de moi, glissa avec câlinerie son bras sous le mien & murmura à mon oreille :

« Et la *Poupée Modèle*, mademoiselle Jeanne ? la chère *Poupée Modèle* des petites filles, comment se porte-t-elle après tous ces événements ?

— Aussi bien que possible, fillette, & nous rêvons même à la rendre plus utile & plus attrayante encore qu'elle ne vous paraît; mais...

— Mais?... interrogea curieusement Pauline.

— Mais pour que ces améliorations pussent ne pas demeurer à l'état de rêve, il faudrait que le journal des petites filles eût, pour le moins, autant d'abonnés que son grand frère le *Journal des Demoiselles*; &, quoiqu'elle en compte un nombre fort révérend déjà, elle n'en est pas encore là, tout naturellement.

— Ce serait pourtant bien facile, déclara la petite fille avec assurance.

J'ouvris de grands yeux.

« Et comment cela, s'il te plaît, Paulinette ?

— Tout simplement en disant à chacune de vos fidèles abonnées du *Journal des Demoiselles* de trouver, soit dans sa famille, soit parmi ses connaissances, seulement une abonnée nouvelle à la

Poupée Modèle, — il ne serait même pas défendu d'en procurer deux ou trois, l'occasion s'en présentant. De cette manière, vous aurez bien vite autant de souscriptions que pour le grand journal & alors, votre beau rêve pourrait devenir une réalité...

— Eh mais, petite Pauline, interrompit Marie, qui avait entendu l'exposition de ce lumineux projet, ce n'est pas si sot ce que tu as trouvé là !

— Bien mieux, — continua avec animation la petite fille, encouragée par cette approbation, — par cette simple complaisance, les propagatrices de la *Poupée Modèle* auraient fait une multitude d'heureuses :

1° Elles, d'abord qui seraient charmées d'avoir pu causer ce plaisir à leur bonne amie Jeanne.

2° Puis les petites filles à qui elles auraient aussi fait connaître une publication fort amusante, fort instructive... car, moi qui vous parle, mademoiselle Jeanne, j'ai appris, dans ce cher journal, une foule de choses que j'ignorais ! ajouta Pauline avec un sérieux qui nous fit éclater de rire,

3° Enfin, reprit-elle sans se laisser déconcerter le moins du monde par notre gaieté, toutes les abonnées actuelles de la *Poupée Modèle* seraient enchantées, puisque par les résultats de cette combinaison, elles trouveraient dans leur journal plus de trésors encore qu'elles n'en ont trouvé jusqu'ici. Est-ce vrai, tout cela, dites ?

— Paulinette, si tu ménageais un peu plus notre modestie, je te répondrais que tu parles comme un bijou.

— Non, dit Thérèse en riant, comme un livre.

— Édition diamant, acheva Adrienne.

— Cette édition-là, est-ce que c'est plus beau que le gros livre doré sur tranches & tout rempli d'images que vous m'avez donné l'an passé, madame Adrienne ? demanda naïvement l'enfant.

Eh bien, Florence, qu'est-ce que tu en dis, toi, de l'idée de Pauline ? Et vous toutes, mesdemoiselles les abonnées, si dévouées au *Journal des Demoiselles*, qu'en pensez-vous ?

Elle me semble essentiellement pratique, à moi ; mais pour avoir quelque chance de succès, il faudrait surtout qu'elle ne vous déplût pas... je vous la livre donc, mes amies. — L'avenir nous apprendra si la petite Pauline avait tort ou raison.

J.

MODES

Jusqu'à l'âge de sept à huit ans, je conseille les robes des petites filles tout unies ou à gros plis plats, sans volants, ni secondes jupes. Les petits

corsages décolletés, carrés & à épaulettes, sans manches, avec chemisettes plissées.

On en fait aussi qui sont plats, montants & boutonnés par devant; quelquefois à basques plus ou moins découpées, presque toujours avec une ceinture nouant derrière.

On revient beaucoup à la broderie anglaise pour les robes d'enfants. Le jupon de dessous de couleur & la ceinture de même nuance font très-bon effet.

Leurs petits tabliers blancs se font à épaulettes & poignets brodés avec petits plis, entre-deux, & même tout unis. D'autres, pour l'ordinaire, en toile écrue, garnis de galons de laine ou de petites broderies russes de couleur.

J'en ai vu à manches longues, fermés derrière comme des blouses. Cela permet aux enfants de se passer de robe en dessous, par les grandes chaleurs.

J'ai remarqué deux charmants petits costumes de percale à raies; l'un rose, l'autre bleu.

La jupe simplement ourlée, & pour corsage une petite chemisette russe avec grand col marin pareil. Large ceinture de percale ourlée, se nouant par derrière. Petit chapeau marin en paille anglaise blanche, bordé & orné d'un ruban de la couleur des raies de la robe de percale.

Un ruban tout noir fait bien & va avec toute espèce de toilette.

Autre costume de petite fille :

Il est en cachemire bleu clair; la jupe plissée à gros plis repassés. Veste droite, un peu longue de taille, à basques & petites poches, & s'ouvrant sur un gilet de piqué ou de cachemire blanc. L'ourlet de la jupe & le tour de la veste sont piqués en soie bleue. — Large ceinture de faye bleue. — Chapeau forme petite cloche anglaise, en paille de riz, bordé d'un petit ruban bleu, & ayant autour de la calotte une ruche à plis doubles en faye bleue. Le haut & le bas de cette ruche sont effilés de deux centimètres.

Voici comme une maman peut utiliser une robe de soie noire devenue trop courte ou trop étroite, en organisant la toilette suivante pour sa fillette de dix à douze ans :

La première jupe avec cinq petits volants à têtes, en biais, doublés & liserés en haut & en bas de cachemire rose. — Seconde jupe avec un volant semblable. — Corsage montant, à basques doublées & liserées. — Petite cravate de soie rose.

Chapeau tyrolien en paille noire, bordé de velours noir. Petit bouquet de roses, retenu sur le côté par un nœud de faye noire.

La doublure du costume précédent serait aussi très-jolie en cachemire bleu de ciel; on remplacerait le bouquet de roses du chapeau par une touffe de plumes bleues.

Les cols & manches à rayures de couleur se portent beaucoup à la campagne. On en confectionne d'assez jolis garnis de petites valenciennes tuyautées.

Avec une toilette toute noire & sur une robe ouverte, il est assez élégant de mettre une petite pointe de dentelle noire, croisée sur l'ouverture & rattachée par un nœud de ruban ou par un bijou.

J'en ai vu de très-jolies en dentelle de laine.

On peut se faire soi-même une pointe en tulle noir uni ou à pois; elle doit être double. Il faut l'ourler tout autour & la garnir d'une blonde ou d'une dentelle. — Quand cette pointe est un peu longue, on en passe les bouts dans la ceinture.

Si ta mère a conservé d'anciens grands voiles de dentelle, il te sera facile d'en tirer parti pour l'organisation dont je te parle.

Le jais revient très en faveur. Peignes, colliers, médaillons, boucles d'oreilles, etc.

Ce sont des bijoux simples qui peuvent se porter le jour, & que je conseille, surtout avec les costumes noirs.

Si tu veux faire servir une ancienne robe de soie noire ou de couleur, voici un arrangement très comme il faut, pas trop cher, & qui pourra se porter assez avant dans la saison.

Sur le jupon de soie, que je suppose défraîchi, on posera trois plissés à la vieille étagés, en grenadine de laine de même nuance. Ces plissés seront distancés par cinq centimètres.

La deuxième jupe, en grenadine, sera peu ample, taillée très-longue devant, & encore plus par derrière, pour pouvoir former beaucoup de plis en se relevant.

Elle sera garnie d'un plissé à la vieille, un peu moins haut que le troisième du jupon.

Il faudra placer au bas de cette jupe, de chaque côté du lé du devant, en dessous, un cordon élastique venant se rattacher derrière, pour maintenir & réunir tous les bouffants à leur place, tout à fait par derrière.

Le corsage de grenadine doit être entièrement doublé de soie & à postillon. Manches demi-larges. Le tout, orné d'un plissé à la vieille.

Ce même costume pour une messe de mariage ou quelque réunion élégante, est charmant en nuance claire, *mauve* par exemple. Les plissés en grenadine ou en crêpe.

Chapeau fermé, en crêpe mauve. Petite couronne de violettes de Parme. Brides & voile en tulle de même couleur.

Chapeau rond en paille de riz. Petite calotte un peu pointue, entourée d'une écharpe de gaze mauve, dont les bouts tombent derrière & sont garnis d'effilés. — Sept petits bouquets de violettes, avec feuillages formant guirlande, sont posés sur la gaze. — Ce chapeau est bordé d'un velours en biais mauve.

Je vais maintenant te décrire deux costumes ordinaires & faciles à confectionner ou à faire faire chez soi.

Le premier est en étoffe laine & coton, à rayures blanche & noire.

Le jupon est orné de deux biais hauts, le pre-

mier de vingt centimètres & le second de quinze. Ces biais sont dentelés dans le bas, & bordés d'un lacet de laine noire.

La jupe a un biais haut de dix centimètres également dentelé & bordé.

Le corsage est à basques longues. Deux devant & deux derrière. — Un biais semblable au reste, haut de cinq centimètres. A mesure que les biais diminuent de hauteur, les dents doivent se rapetisser.

Petit chapeau de paille noire avec pompons espagnols placés sur le côté.

Second costume en alpaga marron. Le jupon est garni de sept volants ourlés, surmontés de trois plis en biais d'étoffe pareille.

Le corsage & la jupe se tiennent & ont la forme d'une grande casaque sans ceinture. Trois gros plis derrière sont retenus par de larges boutons de soie marron. Le devant est boutonné jusqu'au bas de la jupe, qui est relevée par trois bouffants de côté & deux pouffs par derrière. Elle a, ainsi que les manches, le même volant & les mêmes biais que le jupon.

Chapeau fermé en paille marron, forme Auvergnat; brides de faye; plume frisée tournant tout autour. Chapeau rond bordé de velours marron; cinq plis de velours en biais entourent la forme. Aile marron ou pompons espagnols sur le côté.

C.

VISITE DANS LES MAGASINS

LE GRAND-MARCHÉ-PARISIEN

MAGASIN DE NOUVEAUTÉS

3, RUE TURBIGO

Cette maison, que nous avons déjà recommandée à nos lectrices, se fait remarquer par son immense choix, comme étoffes pour robes, linge de maison, ameublement, bonneterie, châles, confections, lingerie, trousseaux & layettes; les confections pour dames & enfants sont particulièrement soignées par les nombreuses ouvrières attachées à cet établissement; les petits costumes qui ont servi de modèles pour notre gravure ont été choisis dans ces magasins, & on se les procurerait en très-peu de temps, en écrivant à cette maison & lui donnant l'indication du costume & l'étoffe qu'on

désirerait employer. Les fourrures, parapluies, ombrelles, petits sacs de voyage, etc., se trouvent également au *Grand-Marché-Parisien*. Nous y avons remarqué, au comptoir de soieries, le taffetas Raphaël, propriété exclusive de cette maison qui est d'une qualité exceptionnelle. Tous les modèles, comme confections, costumes, objets de lingerie, sont du meilleur goût; les échantillons pour robes, étoffes pour pardessus, cretonnes, damas, etc., pour ameublement sont envoyés *franco* aux personnes qui en font la demande.

Le nouveau CATALOGUE ILLUSTRÉ du *GRAND-MARCHÉ-PARISIEN*, très-complet, contenant plus de 50 planches de nouveaux costumes, confections, lingerie, etc., sera publié à partir du 5 septembre prochain.

Nous croyons être agréables à nos Abonnées, en les engageant à se procurer ce catalogue, qui leur fournira des renseignements utiles, & dont l'envoi sera fait *franco* à toutes les personnes qui ont déjà fait des demandes à ces magasins.

LA SILENCIEUSE

Machine à coudre perfectionnée par POLLACK et SCHMIDT

49, BOULEVARD MAGENTA, & 30, RUE RICHELIEU

Cette machine, déjà connue depuis plusieurs années & appréciée du public, est à *navette circulaire*; elle a une grande supériorité sur les autres machines à deux fils, car une seule *tension* suffit pour les deux fils, qui produisent à l'envers comme à l'endroit une jolie piqure. Son mouvement *silencieux* & son application aux travaux de la plus fine lingerie, ainsi qu'aux étoffes les plus épaisses, la font rechercher par les familles. Le *régulateur des points*, invention ingénieuse, permet de retrouver, sans crainte d'erreur, au moyen de chiffres, la grandeur des points. Tous les guides qui accompagnent ce charmant petit meuble, donnent la facilité d'exécuter les objets les plus variés. On pourra voir fonctionner la machine & prendre des leçons 30, RUE RICHELIEU où ont été transférés les magasins de détail; les demandes de province & toutes les demandes de renseignements doivent être adressées 49, BOULEVARD MAGENTA, à la maison principale. Les personnes de province ont toute facilité pour les petites réparations, un agent de l'administration faisant des voyages fréquents dans toute la France.

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODES

Première toilette. — Robe en sultane avec large volant plissé, maintenu par un plissé qui traverse un biais en taffetas. — Tunique à double pointe, bordée d'un plissé surmonté d'un biais; plis retenus par des agrafes en taffetas & entourés d'un plissé. — Corsage à basque à plis doubles avec ornement rappelant celui de la robe; manche drapée avec agrafe. — Chapeau en paille, orné d'une draperie en gaze; traîne de lierre avec petits fruits.

Deuxième toilette. — Robe en taffetas, ornée de petits volants en biais francs. — Tunique formant de longues pointes, garnie d'une ruche en dentelle traversée d'un rouleau en taffetas. — Corsage ouvert avec postillon orné comme la robe. — Chemisette en valenciennne et appliques brodées. — Touffe de roses de haie et rubans dans les cheveux.

Toilette de bains de mer pour enfant. — Robe en piqué blanc, ornée d'un plissé en batiste traversé par un velours et disposé en grecque; les bretelles du corsage sont disposées de même en plus petit. Mantelet en flanelle écossaise, drapé dans le dos & orné d'un volant pareil. On peut border le volant d'un liseré ponceau.

GRAVURE D'ENFANTS

COSTUMES DU GRAND-MARCHÉ-PARISIEN, 3, RUE TURBIGO

Toilette de fillette de 12 à 14 ans. — Robe en cachemire avec haut volant plissé. — Tunique garnie d'un effilé surmonté d'un large biais liseré en pareil. — Corsage à basqué platé devant, et à plis sur les côtés et derrière; deux boutons de la nuance de l'effilé sont posés à la taille; le corsage est ouvert devant et le col est garni d'un effilé; manche marquise ouverte avec nœuds en biais. — Chapeau en paille bordé d'un velours assorti à la nuance de l'effilé; ornement et nœud en velours avec touffe de marguerites.

Toilette de baby. — Robe en tablier, ornée de groupes de plis en travers séparés par des entre-deux brodés; dans le bas, double volant plissé en long, garni de valenciennne, surmonté du même entre-deux. — Corsage à berthe plissée & bordée de l'entre-deux surmonté d'une valenciennne; manche bouffante terminée par l'entre-deux et la Valenciennne; le tablier de la jupe est bordé des deux côtés d'un petit volant franc, garni de valenciennne. — Ceinture en taffetas terminée par un long effilé. — Bonnet avec entre-deux en valenciennne alternés avec des entre-deux brodés; garniture en valenciennne formant diadème; bouclettes en petit ruban, barrette et petits nœuds.

Toilette de petite fille de 9 à 10 ans. — Robe en popeline ornée d'un galon qui surmonte cinq rangs de soutache agrémentée et de macarons faits avec la même soutache tournée en spirale. — Tunique formant polonaise devant & relevée; manches carrées; ceinture à basque dans le dos. — Toque avec draperie & nœud en gaze.

Toilette de petite fille de 7 à 8 ans. — Robe en popeline, ornée de trois biais liserés en pareil dans le haut. — Tunique carrée devant, garnie de deux biais surmontant un effilé en soie torse. — Corsage montant, basque plate devant avec plis dans le dos; ce corsage est orné de deux petits biais; manche marquise fermée; les plis sont tenus par un nœud bordé d'un petit biais.

Toilette de petite fille de 8 à 9 ans. — Costume en cachemire; jupon orné de trois volants en biais. — Tunique relevée, garnie d'un seul volant. — Corsage à basque avec manche courte, orné d'un double biais pareil. — Toque bordée d'un velours. Draperie et nœud en faye; aigrette.

SIXIÈME CAHIER

Entré-deux — Écran-bannière avec M. D, enlacés — Entre-deux — Bonnet au crochet pour enfant, fond guipure — Dentelle guipure au crochet en travers. — Porte-cigares — Dessus de sachet avec L. G. — Entre-deux — Dessin soutache — T. R. — Écusson avec C. B. — Louise — Garniture — Mouchoir — Dentelle crochet et mignardise — Chaise porte-montre — Mouchoir — Petite bande tapisserie — Panier à ouvrage — Garniture pour jupon et pantalon — Entre-deux — Denise — L. C. enlacés — Herminie — Petite garniture — Entre-deux soutache.

PLANCHE VI

PLANCHE DE PATRONS

A PIÈCES INDÉPENDANTES POUVANT SE DÉCOUPER

Corsage de la première toilette gravure du 1^{er} septembre, n° 3,803.

PETITE PLANCHE DE TRAVAUX EN FIL

PREMIER CÔTÉ

Dentelle renaissance (voir le *Petit Manuel du Journal des Demoiselles*, 3^{me} édition, pour les différents jours). Le lacet coûte de 15 et 20 centimes, selon la grosseur, chez mademoiselle Lecker, 3, rue de Rohan.

DEUXIÈME CÔTÉ

Carré en filet guipure. — Les quatre motifs des angles sont en point de toile entouré d'un travail en reprise, avec des feuilles en point tissé et une rosace au milieu; ils sont joints entre eux par quatre ovales en point d'esprit entouré d'un point tissé. — Le centre du carré est formé d'une petite roue avec point de cône. Le cadre est formé en point d'esprit.

Carré en filet guipure. — Le centre est occupé par une petite roue au milieu d'un carré en point de toile entouré d'un point de reprises et de feuilles en point tissé. — Les branches qui forment losange sont en point tissé; le fond est en point d'esprit et les angles en point de toile.

Le mot du Logogriphe du numéro d'Août est CANARD.

EXPLICATION DU RÉBUS D'AOUT : Folie est d'acheter chat en sac.

2147 Paris. — Typ. Morris père et fils, rue Amelot, 61.

Ayuntamiento de Madrid



3816

Modas de Paris
Journal des Demoiselles
 ET PETIT COURRIER DES DAMES
 Reunis
 Paris, Boulevard des Italiens, 1.
 Ayuntamiento de Madrid

